



ANNALES ISLAMOLOGIQUES

en ligne en ligne

Anlsl 35 (2001), p. 241-290

Nicolas Michel

Migrations de paysans dans le Delta du Nil au début de l'époque ottomane.

Conditions d'utilisation

L'utilisation du contenu de ce site est limitée à un usage personnel et non commercial. Toute autre utilisation du site et de son contenu est soumise à une autorisation préalable de l'éditeur (contact AT ifao.egnet.net). Le copyright est conservé par l'éditeur (Ifao).

Conditions of Use

You may use content in this website only for your personal, noncommercial use. Any further use of this website and its content is forbidden, unless you have obtained prior permission from the publisher (contact AT ifao.egnet.net). The copyright is retained by the publisher (Ifao).

Dernières publications

- | | | |
|----------------------------------------------------------------------|--------------------------------------------------------------------------------|----------------------------------------------------------------------|
| 9782724711523 | <i>Bulletin de liaison de la céramique égyptienne</i> 34 | Sylvie Marchand (éd.) |
| 9782724711707 | ?????? ?????????? ??????? ??? ?? ???????? | Omar Jamal Mohamed Ali, Ali al-Sayyid Abdelatif |
| ?????? ?? ??????? ??????? ?? ??????? ??????? ?????????? ???????????? | | |
| ?????????? ??????? ??????? ?? ??????? ?? ??? ??????? ??????: | | |
| 9782724711400 | <i>Islam and Fraternity: Impact and Prospects of the Abu Dhabi Declaration</i> | Emmanuel Pisani (éd.), Michel Younès (éd.), Alessandro Ferrari (éd.) |
| 9782724710922 | <i>Athribis X</i> | Sandra Lippert |
| 9782724710939 | <i>Bagawat</i> | Gérard Roquet, Victor Ghica |
| 9782724710960 | <i>Le décret de Saïs</i> | Anne-Sophie von Bomhard |
| 9782724710915 | <i>Tebtynis VII</i> | Nikos Litinas |
| 9782724711257 | <i>Médecine et environnement dans l'Alexandrie médiévale</i> | Jean-Charles Ducène |

Migrations de paysans dans le Delta du Nil au début de l'époque ottomane

IL Y A un paradoxe à parler, pour l'Égypte, de migrations de paysans. En effet, la représentation commune voit dans les fellahs de l'ancienne Égypte – pour reprendre le terme convenu désignant les paysans de ce pays – des sortes de serfs. Attachés à la glèbe, ils n'étaient donc naturellement pas libres de la quitter pour émigrer. La société des campagnes aurait été figée, fixée par décision fiscale à ses villages, sans espoir de s'en éloigner à la recherche d'un sort meilleur. Tout déplacement devait relever de l'exceptionnel, prendre l'allure d'une fuite, s'opérer dans la crainte d'un châtiment rigoureux. Cette vision sinistre d'un ordre désespérant n'est par bonheur pas confirmée par notre documentation : car les paysans, attachés en effet à la terre, se déplaçaient pourtant, et même en grand nombre. Leur mobilité préoccupait l'administration ; aussi les sources d'archives, dont nous disposons par grandes masses à partir du début de l'époque ottomane, l'évoquent-elles souvent.

Une source exceptionnelle, le cadastre de l'année 933 / 1527-1528 pour la province de la Buhayra, dans le nord-ouest du Delta, fournit des listes systématiques de fellahs (*fallāhūn*) émigrés, par village d'origine, avec la mention du lieu d'installation ; elles nous permettent de mesurer à une date précise l'ampleur de ces migrations. J'ai étudié précédemment l'aspect administratif, et plus précisément fiscal, de la question des *fallāhūn* émigrés¹ : il ne fera ici l'objet que d'un rappel indispensable pour comprendre et préciser la signification des données sur lesquelles se fonde cet article, consacré aux aspects spécifiques que révèle le cadastre de 1528. Ces derniers méritaient une étude particulière, parce que, comme nous le verrons, les migrations de la Buhayra avaient alors pris une ampleur extraordinaire, voire choquante pour l'observateur : notre source ne saisit pas seulement, au hasard d'un recensement, des destins individuels, elle évoque aussi une transformation collective et globale. Le moment est exceptionnel, il correspond aux années de difficile mise en place du nouveau pouvoir ottoman sur

Abréviations :

DT = *daftar al-tarbi'*, Le Caire, Dār al-watā'iq al-qawmiyya (Archives nationales, Būlāq)

RI = *daftar al-rizaq iḥbāsi*, *ibid.*

SWA = registres du tribunal d'Asyūt (*sigillāt waqā'i' Asyūt*), *ibid.*

¹ N. Michel, 2000, notamment p. 548-553.

l'Égypte ; le cadre géographique est également singulier : la Buḥayra n'est en effet pas une province comme les autres, si tant est qu'il ait existé une sorte de norme régionale pour les campagnes du Nil et de son Delta. Les travaux de Jean-Claude Garcin ont ouvert la voie à une appréhension différenciée des provinces d'Égypte² : c'est dans cette direction que s'inscrit cette étude. Notre source est isolée, ce qui en fait à la fois l'intérêt et la difficulté. Je m'attacheraï d'abord à observer les données du document, avant de tester des hypothèses d'interprétation, en tâchant de distinguer deux niveaux : celui spécifique de l'époque considérée, et celui plus large de comportements structurels ou de tendances lourdes dans l'évolution des campagnes.

Les émigrants dans le cadastre de 1528

Onze ans après leur conquête de l'Égypte, durant l'année fiscale 933 / 1527-1528, les Ottomans ont entrepris un cadastre général, le seul qu'ils y ont réalisé, en accord avec le règlement de la province (Kānūnnāme-i Mīṣīr) qui avait été promulgué en 1525. Le *kānūnnāme* rappelait les principes de la condition du groupe social que, depuis au moins le début du XIII^e siècle, on désignait du terme de *fallāḥūn*. Ces derniers devaient acquitter l'impôt foncier sur les terres cultivables de leur village. Le montant global de l'impôt était d'abord calculé chaque année après la crue, en fonction de la superficie que celle-ci avait suffisamment inondée, et qui était donc tenue pour labourable ; il était ensuite réparti par parts, sous forme de fractions simples, entre les *fallāḥūn* souvent regroupés ; la répartition était effectuée en tenant compte des superficies que chacun pouvait effectivement mettre en valeur. Les *fallāḥūn* ne pouvaient abandonner leurs terres, ni *a fortiori* le village lui-même où ils étaient fixés. Le règlement reconnaissait cependant qu'il y avait des *fallāḥūn* absents : il ordonnait de les retrouver et de les persuader de reprendre la culture, mais, en attendant leur retour éventuel, recommandait de ne pas reporter la part fiscale des absents sur les *fallāḥūn* présents, remède jugé pire que le mal.

En 1528, les agents du cadastre ont distingué, dans leur enregistrement de chaque village, les parts fiscales effectivement recouvrables (*al-‘āmir*), correspondant aux *fallāḥūn* résidents (*qarār* ou *muqīmūn*), et celles dont la perception devait être suspendue (*al-‘ātil*), du fait que leurs *fallāḥūn* avaient quitté le village. Dans la plupart des cas, les agents ont dressé la liste nominative de ces émigrés (*mutasahhibūn*), avec la part de l'impôt dont ils étaient redevables, et la localité où ils se trouvaient alors. L'enquête a été réalisée oralement auprès soit des *fallāḥūn* présents, soit plus souvent des agents villageois, les *šayh* de village ou les *dalil*. Dans la plupart des villages le nom des localités d'accueil des absents a été fourni aux agents du cadastre : cela n'aurait à coup sûr pas eu lieu si ces derniers avaient dû user de contrainte pour extorquer ces renseignements ; de sorte que, manifestement, ce que le registre appelle le *tasahħub* (fait de quitter) ne peut être assimilé à une fuite³. Puisque la

² Notamment J.-Cl. Garcin, 1980.

³ Cette remarque ne nie évidemment pas que de lourdes contraintes administratives pesaient sur les *fallāḥūn* et les agents villageois ; en ce domaine, la plus grave était la longueur du

délai de prescription au-delà duquel, le droit de poursuite ne s'exerçant plus, une migration pouvait être regardée comme définitive.

destination des absents, même installés loin de leur village d'origine, restait connue des principaux habitants de celui-ci, tous liens n'étaient pas rompus par le départ⁴. Le *tasahħub* était donc exactement une émigration. Les stipulations du *kānūnnāme* de 1525 pouvaient faire supposer que le phénomène restait exceptionnel. Nous allons voir au contraire que son ampleur le rendait difficilement contrôlable.

Notre documentation est limitée. D'abord parce que peu a survécu du cadastre de 1527-1528. Les registres originaux semblent avoir disparu ; trois registres de copies subsistent aux Archives nationales à Būlāq ; il s'agit de copies partielles, n'ayant repris que certaines des informations que les registres d'origine contenaient selon un ordre qui nous échappe. Une seule de ces copies⁵ renferme des listes de *fallāhūn* : le hasard a voulu qu'elle porte sur la province de la Buhayra, qui fut cadastrée entre mars et juillet 1528 ; encore n'en conserve-t-on qu'une partie, exactement 27 % du nombre des folios du registre complet, correspondant à 55 (soit 26 %) des 210 villages cadastrés tels qu'ils figurent sur l'index qui, lui, a été intégralement conservé⁶ ; les noms des villages étaient classés par ordre alphabétique.

Il y a cependant plus grave. Les *fallāhūn* recensés dans ce registre ne constituaient pas l'ensemble des habitants de chaque village, ni seulement des cultivateurs, mais un groupe social restreint, celui des entrepreneurs de culture, capables de mettre en valeur des superficies presque toujours supérieures à 10 feddans (équivalant à cette époque à environ 6 ha), et dont l'absence signifiait l'abandon de leur culture⁷. C'étaient au plus quelques dizaines d'individus, dans des villages qui devaient comprendre de quelques centaines à quelques milliers d'habitants. Seules les migrations au sein de ce groupe sont documentées ici : aucune étude démographique globale n'est par là possible. Et le groupe des *fallāhūn*, du fait de son rang social, n'était représentatif que de lui-même. Les autres catégories sociales, villageois non cultivateurs, petits paysans ou manouvriers, dont le statut nous reste inconnu, devaient avoir d'autres raisons de migrer que ces *fallāhūn* aux droits et aux charges particuliers ; plus pauvres, se déplaçaient-ils plus ou moins souvent, plus ou moins loin que les *fallāhūn*? Nous l'ignorons. Les gens de peu, les plus nombreux au village, nous restent inconnus⁸.

Dernière limite enfin de notre matériau : les seules personnes nommées sont des hommes adultes ; on doit supposer que femmes et enfants suivaient, sans en être assurés – alors que le connaître serait décisif pour saisir le caractère de la migration. De même, ignore-t-on ce que devenaient les dépendants des *fallāhūn* émigrés, car les plus puissants d'entre eux en avaient certainement : domestiques, valets de ferme, ouvriers agricoles, peut-être aussi tenanciers ? En revanche nos listes précisent les liens de parenté entre les émigrés, et il y a

⁴ Nous pouvons penser que des liens familiaux s'étaient maintenus ; il se peut aussi que les migrants aient conservé des liens économiques, notamment de crédit, nombreux sans doute dans une société où (si nous acceptons la comparaison avec les campagnes de l'Europe moderne) les dettes multiples, au montant souvent minuscule, étaient vraisemblablement très pratiquées.

⁵ Le registre DT 4651.

⁶ Ces chiffres sont légèrement différents de ceux donnés par N. Michel, 2000, p. 538, car je n'ai pas tenu compte ici des doublots.

⁷ *Ibid.*, p. 538-539 et 565-568.

⁸ Le recensement de la population de 1846-1848 est le premier document permettant de les étudier de manière systématique. Voir le travail pionnier de K. Cuno, 1999, sur la population de deux villages de la Daqahliyya, notamment p. 312-317.

lieu de penser qu'elles l'ont fait systématiquement lorsque les liens étaient directs (entre frères ou père/fils). On trouve aussi des oncles et neveux ; parfois des cousins (*banī 'ammīhi*), mais l'expression peut désigner n'importe quel degré de cousinage. Enfin des mentions de lignages *Awlād X* dont on ne donne pas toujours, hélas, le nombre ni les noms des individus qui les composent. Très exceptionnellement, un individu est accompagné de « son association » (*wa-širkatuhu*), c'est-à-dire des *fallāhūn* qui étaient associés dans la mise en valeur de sa portion de terroir ou *filāḥa*⁹. Les listes nominatives sont au total incomplètes.

Dans ces conditions, aucun dénombrement n'est absolument satisfaisant. Tâchons cependant d'y voir plus clair. Je distinguerai dans la suite les *ensembles*, c'est-à-dire les personnes installées dans une même localité d'accueil, nommées l'une à la suite de l'autre, quels que soient leurs liens entre elles, de famille ou autres, et les *individus*, par lesquels je dénombrerai les personnes identifiées dans notre document (mais pas toujours nommées). Le registre de la Buḥayra conserve dans son état actuel les notices, plus ou moins complètes, de 55 villages. 25 d'entre eux fournissent des noms de *fallāhūn* absents. Ces émigrants sont groupés en 212 ensembles et composent 396 ou 407 individus, plus 17 lignages et une association sans précision d'effectif¹⁰. En moyenne chaque ensemble comprend donc 1,9 homme adulte. La répartition par effectifs est la suivante (tableau 1) :

Effectifs par ensemble	1	2	3	4	5	6	7	total
Nombre d'ensembles par effectif	87	66	21	10	6	4	1	195
Nombre d'individus	87	132	63	40	30	24	7	383 ¹¹
<i>Id.</i> , en % du total des individus	22,7	34,5	16,4	10,4	7,8	6,3	1,8	100

Tableau 1. Répartition des ensembles d'émigrants par effectif de chaque ensemble.

Une large majorité, plus des trois quarts, de ces *fallāhūn* ont donc émigré en compagnie d'au moins un autre adulte ; relevons la relative fréquence des compagnies nombreuses (quatre personnes au moins : 26,3 % du total des émigrants, sans compter les lignages dont le détail n'est pas précisé).

⁹ N. Michel, 2000, p. 540-541. Ces associations dont seule une personne est nommée sont l'équivalent exact des *comparonnieries* du Bas Moyen Âge dans le centre de la France : cf J. Tricard, 1996, p. 110 ; celui-ci suppose que l'absence du nom des associés (*comparonniers*) signale le caractère inégalitaire de l'association, dirigée de fait par la personne identifiée, seule connue de l'autorité.

¹⁰ Pour plusieurs villages, le registre fournit le nombre d'individus (*nafar*, pl. *anfār*) – il faut comprendre, d'hommes adultes – de chaque ensemble, et ce nombre est parfois supérieur, parfois inférieur à celui des personnes effectivement nommées : la différence est d'ordinaire mince et j'ai calculé le tout à partir

du chiffre le plus élevé, soit de *anfār*, soit de personnes nommées ; un seul ensemble fait problème, celui dit de 16 *anfār* à Kunayyisat Ūřin, installés à Nādir en Minūfiyya, pour lequel ne sont nommées que 5 personnes. Selon que l'on tient compte ou non de cet écart d'effectif de 11, le total est de 396 ou 407 individus. Les calculs ci-dessous se fondent sur un chiffre de 396 individus.

¹¹ Le total obtenu est inférieur de 13 au total des personnes nommées dans le registre, parce qu'on n'a pas pu prendre en compte les ensembles comprenant à la fois un ou plusieurs individus nommés et un lignage sans précision d'effectif de ses membres.

A. *Individus sans liens de parenté entre eux*

Les divers ensembles se distinguent aussi selon qu'ils intègrent ou non des membres d'une même famille. La répartition est la suivante (tableau 2):

Composition de l'ensemble	Nombre d'ensembles	% du total des ensembles	Nombre d'individus sans parents indiqués
Personnes isolées	84	39,8	84
Groupes non familiaux	33	15,6	78
Groupes familiaux	72	34,1	0
Groupes mixtes	22	10,4	35
Total	211	99,9	197

Tableau 2. Répartition des ensembles d'émigrants selon la présence ou l'absence de liens de famille.

Les résultats diffèrent légèrement de ceux du tableau précédent, parce qu'on a pu prendre ici en compte les lignages à l'effectif inconnu. Relevons d'abord la fréquence des ensembles non familiaux. 26 % des ensembles (les groupes non familiaux et les groupes mixtes) comprennent au moins deux personnes n'ayant pas de lien de famille entre elles. Au total, ce sont 113 individus sans aucun lien de famille que l'on compte dans les 55 ensembles non familiaux ou mixtes. Ces derniers comprennent en outre des personnes parentes entre elles. Dans quatre cas, l'ensemble mixte est même composé de deux familles, groupées en un même ensemble. En comptant ensemble les personnes seules et celles dépourvues de parents dans le groupe, ce sont exactement la moitié (197 sur 396) des individus nommés dans le registre qui apparaissent sans liens familiaux, l'autre moitié (199 plus 17 lignages) étant constituée de personnes ayant des liens de parenté entre elles.

Que représentent ces ensembles de non-parents ? Rappelons que pour ces *fallāhūn* au statut bien particulier, l'émigration a entraîné la dissolution du rapport qu'ils entretenaient avec la terre, la *filāha*. Or les listes de *fallāhūn* restés au village montrent que les *filāha* regroupaient plusieurs individus, tantôt parents, tantôt non, tantôt accompagnés de «leurs associés» (*wa-širkatuhum*; «leur groupe», *wa-ğamā'atuhum*), quelquefois nommés, mais pas toujours¹². Le départ a-t-il fatallement dissout les rapports économiques tissés par les membres d'une même *filāha*? Dans un seul cas, un émigrant du village de Niklā al-Inab, a été signalé «avec son association» (*wa-širkatuhu*). Et ce village présente d'autant plus d'intérêt que pour chacun des ensembles, de résidents comme d'émigrés, est précisée la proportion du *harāg*, exprimée en parts (*hiṣṣa*) qu'il devait acquitter. Un calcul, effectué par les rédacteurs

¹² On s'aperçoit lorsqu'ils sont nommés que ces «associés» sont très peu nombreux, deux ou trois.

du registre, montre qu'une *hiṣṣa* supposait la mise en culture théorique de 150 feddans et 20 *qīrāṭ* (soit 5/6 de feddan). Les *fallāḥūn* résidents se regroupent en trois ensembles de 1, 2 et 3 noms qui doivent respectivement 7/12, 1/2 et 1/2 *hiṣṣa*; les émigrés, en 8 ensembles, doivent 1 *hiṣṣa* (3 noms sans lien de parenté, plus «son association»), 1/2, 3/8, 1/4 (quatre fois) et 1/8 de *hiṣṣa*. La majorité des ensembles d'émigrés (cinq sur huit ensembles, groupant six individus) sont ainsi redevables d'impôts d'un montant nettement inférieur à celui des ensembles de *fallāḥūn* résidents. Dans leur cas, nous pouvons avancer que le départ a bien entraîné une dissolution du lien économique de la *filāḥa*, voire une atomisation du groupe puisque quatre de ces cinq ensembles sont formés d'un seul migrant. Dans les trois autres cas, le lien se serait conservé malgré l'abandon de la terre, et c'est à coup sûr le cas de la *filāḥa* la plus étendue, celle de 1 *hiṣṣa*, pour laquelle a été signalée une association (*śirkā*).

Le cas du village de Niklā al-‘Inab ne fait pas là exception, au contraire, on le retrouve souvent ailleurs. Le document met en évidence la force des liens économiques dans ce milieu des *fallāḥūn*, puisque, malgré l'abandon volontaire ou forcé du lien à la terre, certains groupements de personnes se sont maintenus dans l'émigration. Ces groupes non familiaux n'étaient donc pas seulement des associations à but fiscal, imposées par l'administration, mais aussi et plus solidement des associations économiques de culture, elles-mêmes parfois soutenues par des liens profonds de solidarité personnelle. Cette constatation étrange soulève d'autres questions. Les fortes communautés d'intérêt ainsi mises en évidence, au-delà des rapports de parenté masculine directs, pouvaient être concrétisées de bien des façons, et notamment par des mariages. Bien que notre document les ignore, il n'est pas sûr que les rapports personnels aient été moins étroits entre des beaux-frères, ou de beau-père à gendre, ou entre cousins croisés, qu'entre des cousins issus de deux frères; seulement, ils ont été systématiquement tus devant les agents cadastraux qui écrivaient sous la dictée des responsables villageois. La notion de famille utilisée ici souffre des restrictions que lui impose notre source.

B. *Liens de famille entre les émigrants*

Les liens familiaux constituent une courte majorité des regroupements recensés plus haut: la moitié des individus, plus les 17 lignages sans effectif connu. Ces liens de famille sont décrits pour 169 personnes sur 396, soit 42,7 % du total (Tableau 3)¹³:

¹³ Ce tableau ne présentant que des hommes adultes, et non pas l'ensemble des familles, dont les autres membres ne nous sont pas connus, il n'est pas possible de proposer une classification

rigoureuse par types de ménage, selon les critères définis par Peter Laslett, 1972, et mis en œuvre notamment par K. Cuno, 1999.

	Nombre de cas	Nombre de personnes
2 frères	21	42
3 frères	3	9
4 frères	1	4
2 cousins, fils de 2 frères	2	4
Total des groupes sur une génération	27	59
Père et 1 fils	23	46
Père et 2 fils	6	18
Père et 3 fils	1	4
Père et 4 fils	1	5
Total des groupes père et fils	31	73
Oncle paternel et 1 neveu	4	8
Oncle paternel et 2 neveux	2	6
Total des groupes oncle et neveu(x)	6	14
Père, 1 fils et 1 frère	4	12
Père, 1 fils et 1 neveu	1	3
Oncle, 1 neveu et 2 frères	1	4
Père, 1 fils, 1 frère, 1 neveu	1	4
Total des groupes complexes	7	23
Total des groupes incluant deux générations	44	110
Total général	71	169

Tableau 3. Répartition des migrants en fonction de leurs liens de famille.

Nous sommes tentés de confondre les groupes familiaux de migrants avec des ménages (foyers vivant sous le même toit) ou bien avec des maisonnées (ménages regroupés dans des habitations contiguës)¹⁴; mais rien ne permet de l'affirmer, aussi faut-il rester prudent, d'autant plus que nous ne savons pas comment se présentait l'habitat rural au XVI^e siècle. Les individus partis seuls (22,7 % du total) ont peut-être laissé des parents vivants au village. Dans deux

¹⁴ Selon les définitions du ménage et de la maisonnée proposées par P. Laslett, 1972, p. 848 et 856.

cas seulement, deux frères ont émigré dans deux villages différents¹⁵. Le tableau 3 montre que la grande majorité des migrants ont émigré en compagnie, avec une préférence pour les adultes les plus proches : et non seulement avec leur(s) enfant(s), mais aussi avec leur(s) frère(s), en l'absence ou après le décès du père, qui manifestement ne déliait pas le regroupement d'intérêts. S'il est permis ici de les appeler «familles» (terme qui ne prend pas en compte la résidence), ces groupes d'intérêt peuvent être qualifiés de familles élargies ou multiples, où l'existence d'au moins un lien de paternité ou de fraternité est la règle. Bien plus, l'arrivée à la majorité de fils de frères vivants ne relâchait pas nécessairement cette union d'intérêts. C'est le décès des frères qui la rompait, puisque les groupes de cousins sont très rares (deux cas seulement). Encore, une fois ce lien interrompu, la dissolution n'était-elle pas automatique, puisque le registre mentionne 17 lignages sans précision de parenté.

Un second ordre de remarques concerne la structure des générations. Les liens directs exclusifs dominent (de fraternité, 55 personnes ; de paternité, 73 personnes) : au total 128 personnes sur 169, contre 41 prises dans des liens plus complexes. Les regroupements sur deux générations sont plus nombreux que ceux sur la même génération. L'absence d'ensembles formés de trois générations d'hommes adultes ne surprend évidemment pas. L'ensemble de ces informations permet d'esquisser les traits démographiques de ce groupe de migrants et, au-delà, de proposer quelques hypothèses pour ceux de leur population d'origine. Le nombre particulièrement élevé de groupes constitués de représentants de deux générations d'hommes adultes montre que les émigrants sont souvent des hommes mûrs : 51 personnes appartiennent à la génération des pères et oncles, sur les 110 de ce groupe. Ces hommes d'âge mûr étaient, parmi les migrants, vraisemblablement sur-représentés par rapport à la population globale d'hommes adultes du village¹⁶.

Quoique le cadastre de 1528 ne nous renseigne pas sur la résidence et donc, à proprement parler, sur les ménages, la comparaison s'impose avec les données statistiques les plus anciennes dont nous disposons pour l'Égypte, celles du recensement de 1848. Kenneth Cuno a récemment étudié la structure des ménages dans deux villages de la Daqahliyya¹⁷. Les deux résultats essentiels de sa recherche nous intéressent ici. La taille des ménages était

¹⁵ Village de Mahallat Ṣā : l'un à Alṭā (Ǧazirat Banī Naṣr), l'autre à Kafr Ṣā (Ǧarbiyya). Village de Mahallat Dāwud : l'un à Al-Qarinin (Minūfiyya), l'autre à Tallayn (Šarqiyya). Pas de cas de père et fils ayant émigré dans des villages différents.

¹⁶ À titre de comparaison, R.S. Bagnall, B.W. Frier, 1994, p. 101 fig. 5.3, proposent une courbe de la population masculine de l'Égypte romaine, fondée sur l'hypothèse d'une espérance de vie à la naissance de 25,3 ans, d'une natalité de 41,8 % et d'un taux de mortalité de 39,8 %. Les hommes de 15 à 44 ans formeraient 47,5 % de cette population et ceux de plus de 45 ans, 18% ; on peut estimer que la plupart des hommes ayant un fils adulte avaient dépassé l'âge de 45 ans ; leur proportion parmi l'ensemble des hommes de plus de 15 ans était donc inférieure ou égale à la proportion des plus de 45 ans parmi l'ensemble des hommes de plus de 15 ans, soit 18:(47,5+18)= 27,5 %.

Autre comparaison, celle-ci réelle : dans trois districts du nord et du nord-est de l'Anatolie, en 1846 / 1847, les hommes de 15 à 44 ans forment entre 35 et 40 % de la population masculine totale, et ceux de 45 ans et plus, entre 16 et 20 % ; la proportion de ces derniers parmi l'ensemble des hommes adultes est de 30 à 33 % : J. McCarthy, 1979, tableau 1, p. 315. Dans l'ensemble des 110 émigrants de la Buhayra en 1528 que l'on peut répartir sur deux générations, entre pères ou oncles et fils ou neveux, la proportion des «pères ou oncles» est de 46,4 %, très supérieure aux proportions que nous venons d'exposer ; cette catégorie est donc nettement sur-représentée.

¹⁷ K. Cuno, 1999, notamment tableaux 14.1, p. 313 et 14.3, p. 318 et commentaire, p. 319-321.

élevée. Le modèle dominant était celui du ménage multiple, c'est-à-dire regroupant au moins deux couples mariés¹⁸. De plus, Kenneth Cuno a mis en évidence la corrélation entre la taille des ménages, la possession de terres et la superficie des terres possédées¹⁹. La comparaison avec les données de 1528 ne semble pas abusive : les *fallāḥūn* étaient alors le groupe social le plus avantage de la société villageoise, donc celui où l'on attend le plus grand nombre de ménages multiples, et justement parmi ceux qui ont émigré, ce type de famille abondait. Poursuivant l'extrapolation, nous pouvons envisager que les liens familiaux correspondaient souvent à des liens de résidence, c'est-à-dire à des ménages. Mais comment interpréter alors les si nombreux groupes non familiaux ? En l'absence d'autres sources, la prudence reste de mise.

C. Famille et fiscalité

Il est possible de comparer le cadastre de 1528 avec un document de mai 1699, qui donne des liens familiaux une vision différente, plus restreinte. Il s'agit d'une liste des «hommes» (*riğāl*) de la *nāhiya* de Ṭimā, dans la province d'Asyūṭ²⁰. Sur les 387 personnes nommées par ce document, 151 sont seules, 2 sont nommées ensemble sans lien de famille mentionné, et les 234 autres sont connues par des liens familiaux entre elles (Tableau 4) :

	Buḥayra, 1528		Asyūṭ, 1699	
	cas	personnes	cas	personnes
Liens directs : frères	25	55	47	118
Liens directs : père/fils	31	73	36	91
Liens multiples	15	41	5	25
Total	71	169	88	234

Tableau 4. Comparaison entre les liens familiaux, Buḥayra (1528) et Asyūṭ (1699).

Dans 83 cas sur 88, les liens familiaux sont directs : père et fils (36 cas, 91 personnes) ou frères (47 cas, 118 personnes). Dans trois cas on trouve deux cousins, et dans deux cas, des familles nombreuses : un cas de 7 personnes sur deux générations, un autre cas de 12 personnes, tous cousins. Ces chiffres assez nettement divergents de ceux de la Buḥayra en 1528 demandent à être interprétés. Pas plus dans un cas que dans l'autre, nous ne sommes en présence de recensements par foyers. Le document de 1699 ne concerne pas l'ensemble des hommes adultes, mais seulement ceux couverts par la responsabilité fiscale des cheikhs

¹⁸ J. McCarthy, 1979, p. 313-315, a mis en évidence une structure similaire des ménages dans trois districts d'Anatolie à la même date (1846/1847).

¹⁹ K. Cuno, 1999, p. 320-324, en particulier tableau 14.5 p. 322 : 9 ménages simples sur 153 (soit 6 %) ont des terres, contre

50 ménages multiples sur 165 (soit 30 %); les ménages simples ayant des terres possèdent en moyenne 5,11 feddans ; les ménages multiples dans le même cas, 9,38 feddans.

²⁰ SWA 1, p. 743-746, n° 1927, 23 dū-l-qā'da 1110 / 23 mai 1699, *nāhiya* de Ṭimā et ses dépendances.

de chaque *nāhiya*. Il donne donc une vision précise de la structure familiale des foyers fiscaux, les contribuables et plus généralement les prestataires de services pour les fermiers de l'impôt (*multazim*) étant désignés en ce temps selon des critères que l'état de nos connaissances ne permet pas de préciser. Il est cependant vraisemblable qu'il s'agit de personnes vivant sous le même toit, et certain qu'elles exploitent des terres en commun puisqu'elles acquittent une contribution commune. À l'inverse de la Buhayra, les regroupements d'adultes sur deux générations (98 personnes) sont moins nombreux que ceux sur une seule (136 personnes). Nous sommes en présence en 1699 d'une population en moyenne plus jeune, où, par conséquent, les liens de fraternité l'emportent en nombre sur les liens de paternité, et d'une structure de groupe qui se dissout la plupart du temps lorsque les frères, même encore vivants, ont des fils adultes. Les ménages au village de Badaway dans la Daqahliyya, en 1848, présentent exactement les mêmes caractéristiques²¹.

La différence avec la Buhayra de 1528 peut s'expliquer en termes démographiques. Dans cette dernière province, les pères émigrants ont en moyenne 1,35 fils adulte, et les fratries comptent 2,20 hommes. À Asyūt, en 1699, les pères ont 1,53 fils adulte et les fratries sont de 2,51 personnes. Dans l'échantillon de 1699, la population était plus vigoureuse que dans celui de 1528 ; à la mort du père, davantage de ménages comprenaient au moins deux frères adultes : d'où la proportion plus élevée des frèches (regroupements de frères adultes, et que nous supposons mariés). Il est vrai que nous comparons deux régions différentes, l'ouest du Delta et le centre du Ša'īd, et, surtout, deux listes constituées selon des critères différents.

Gardons plutôt à l'esprit que les liens familiaux, en fonction notamment de leur proximité, sont sollicités différemment selon que les individus doivent répondre à des intérêts différents : constitution d'un foyer, mise en valeur commune ou partage du patrimoine ou de l'exploitation, charges diverses, responsabilité financière, etc. Le dénominateur commun aux deux documents dont nous comparons ici les données est leur caractère fiscal. Or l'assiette de l'impôt foncier a changé entre 1528 et 1699. Les *fallāhūn*, c'est-à-dire les contribuables, étaient extrêmement peu nombreux dans les villages de la Buhayra au début de l'époque ottomane, et les charges fiscales ou *filāha* reposaient fréquemment sur des associations, familiales ou non ; les listes de *riğāl* de 1699 sont beaucoup plus fournies, elles recensent donc des communautés d'intérêt plus restreintes, quasiment toujours familiales, pour des montants d'imposition plus limités : l'assiette de l'impôt ne cerne désormais plus que des groupes familiaux²². La comparaison entre les deux documents met donc en lumière la corrélation entre la structure fiscale prévalant à l'époque du cadastre de 1528, et la composition des groupes familiaux de migrants.

²¹ K. Cuno, 1999, p. 319-321. Dans ce village, sur 168 des ménages multiples, 77 (soit 46 %) sont composés de deux frères mariés, et 56 (exactement un tiers) d'un père et de son fils mariés ; le reste (21 %) offre des combinaisons plus complexes : *ibid.*, tableau 14.1, p. 313. Rappelons que chez les *fallāhūn* de la Buhayra, en 1528, la proportion respective des groupes de

frères et des groupes père+fils est inverse : ces derniers dominent (Tableau 4).

²² De même, à l'époque de Muḥammad 'Ali, les registres fonciers n'enregistrent les terres agricoles qu'au nom d'individus ou de familles : «l'exploitation de la terre était organisée par des ménages paysans», K. Cuno, 1992, p. 66.

Les villages de départ

Sur les 55 villages, ou plutôt *nāhiya*²³, dont la notice est conservée dans notre registre, 25 ont fourni des listes de *fallāhūn* émigrés. En outre, au moment où passèrent les agents cadastraux, 8 villages étaient désertés (*harāb*) et leur terroir soit entièrement en friche, soit cultivé partiellement par des gens de villages voisins. Si nous en faisons abstraction, c'est un peu plus de la moitié des villages qui sont concernés par les migrations. Cette proportion peut-elle être généralisée à l'ensemble de la Buhayra ? La partie subsistante, conservée selon l'ordre alphabétique des noms de villages, constitue à première vue un échantillon aléatoire. Ce n'est pas cependant tout à fait exact, car elle inclut, avec les lettres *kāf* et *mīm*, tous les villages dont le nom commence par *kafr*, *minyat* et *mahallat*, noms qui suggèrent que ces localités ont d'abord été des hameaux dépendants de villages plus importants ; la superficie moyenne de leur terroir était d'ailleurs inférieure à celle des autres villages.

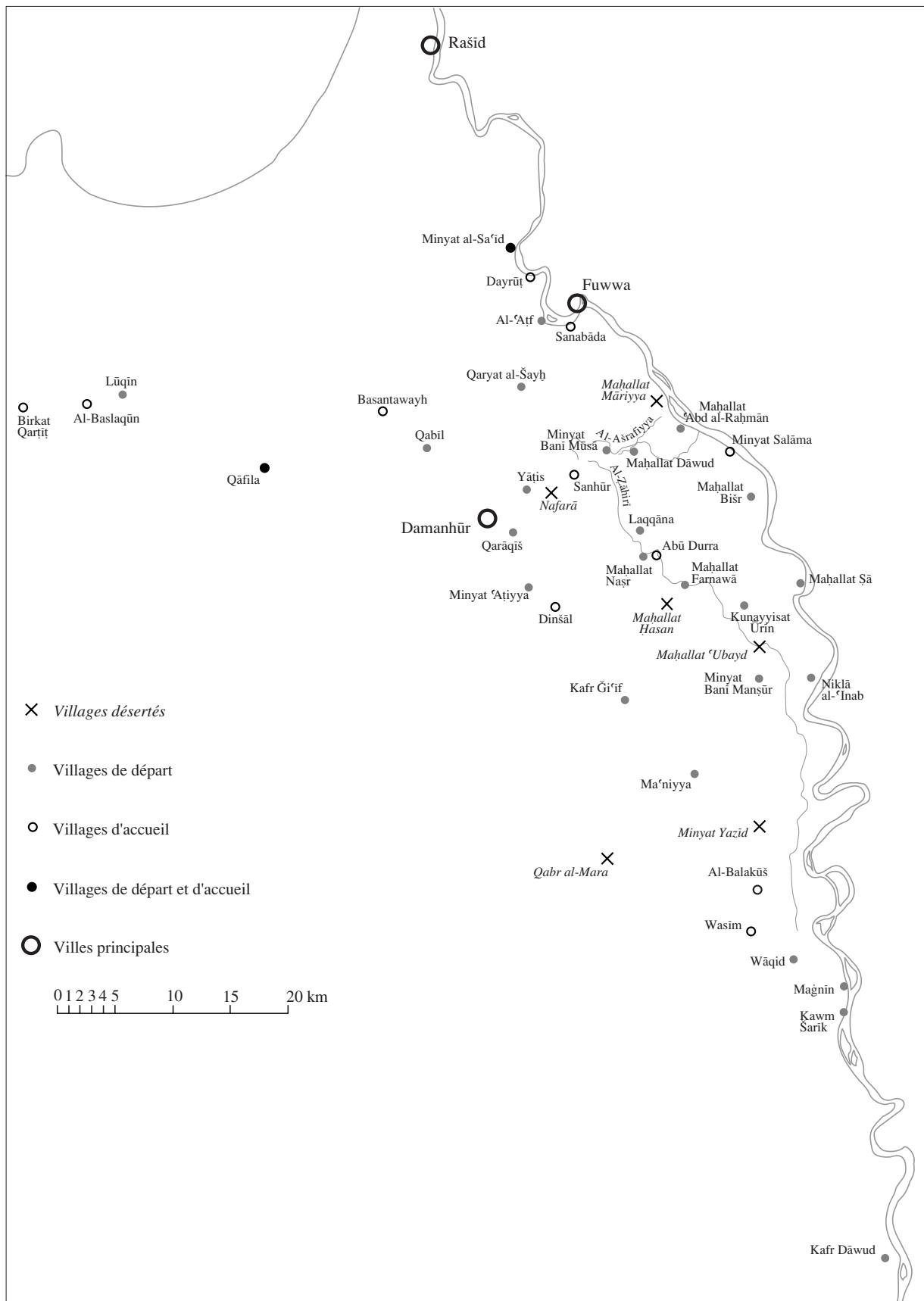
	Noms de village en <i>kafr</i> , <i>minyat</i> ou <i>mahallat</i>	Autres villages	Total
Avec émigrants	11	14	25
Sans émigrants	12	10	22
À l'abandon	6	2	8
Total	29	26	55

Tableau 5. Répartition du phénomène migratoire selon le nom des villages.

Si nous nous en tenons à la catégorie des *nāhiya* dont le nom ne commence pas par *kafr*, *minyat* ou *mahallat*, le phénomène migratoire devient majoritaire (Tableau 5). Or c'est cette dernière catégorie qui est la plus représentative de l'ensemble de la province. L'émigration des *fallāhūn* en 1528 avait donc probablement touché plus de la moitié des villages de la province. Mais cette affirmation ne peut être étendue au reste du Delta ou de l'Égypte puisque rien n'assure que les conditions locales se présentaient en termes partout identiques. Nous verrons plus loin qu'il y a lieu de croire qu'à l'inverse, elles étaient ailleurs très différentes.

La répartition spatiale des villages de départ est elle-même inégale (Carte 1). La grande majorité des localités du registre se trouvent dans l'est de la province. Or dans cette partie relativement étendue, deux zones contrastées se détachent avec netteté. Au sud-est de la province, dans la partie faisant face à la Ğazīrat Banī Naṣr, la majorité des villages n'ont pas été affectés par les migrations. C'est le contraire à l'extrême sud, là où la rive gauche du Nil n'est plus qu'un bandeau étroit de terres cultivables, et surtout plus au nord, en face de la Ğarbiyya. Dans cette dernière zone, un chapelet de villages de départ s'égrène le long

²³ La *nāhiya* était la circonscription de base des campagnes ; elle regroupait parfois plusieurs villages et hameaux (*kafr*, pl. *kufūr*).



Carte 1. Migrations de *fallāḥūn* de la Buhayra en 1528: villages de départ et d'accueil dans la province. Deux des villages désertés, Kafr al-Mas'ūdi et Minyat Gāliya (ce dernier proche de Abū Durra) n'ont pu être localisés.

d'une ligne convergeant du Nil vers Sanhūr Ṭalūt depuis Niklā: on y compte 10 villages, dont 3 désertés et 6 de départ. Dans le triangle compris entre cette ligne et le Nil, le registre fournit des informations sur 8 autres villages, dont 1 déserté et 5 de départ. Or la ligne mise ici en évidence est celle même le long de laquelle courait un des canaux majeurs de la Buḥayra, le *haliğ al-zāhiri*²⁴. À la fin de l'époque fatimide, trois siècles plus tôt, ce canal était considéré comme la première portion du grand canal d'Alexandrie (*haliğ al-Iskandariyya*), qui approvisionnait en eau potable le grand port de la Méditerranée²⁵. En 662-664 H./1263-1266 le sultan Al-Zāhir Baybars fit recreuser la prise du canal sur le Nil, qui s'était envasée²⁶, ce qui explique sans doute que la partie amont fut appelée par la suite le *haliğ al-zāhiri*. Cette partie devint à l'époque bahrite un canal indépendant, puisque la prise du canal d'Alexandrie, du temps d'Al-Qalqašāndī (début du XV^e siècle) se trouvait à Al-'Atf, beaucoup plus en aval sur le Nil²⁷. En 1423 elle fut déplacée en amont au canal Al-Aṣrafiyya, du nom du sultan Al-Aṣraf Baybars qui le fit creuser; ce dernier canal était toujours en fonctions en 1528²⁸, de même que celui qui avait sa prise à Al-'Atf²⁹. Il y a lieu de penser, d'après cet historique, que le *haliğ al-zāhiri* fournissait de l'eau ou bien en quantités trop faibles, ou de manière trop irrégulière: ce qui expliquerait pourquoi sa zone était particulièrement sinistrée en 1528.

L'état dans lequel se trouvait le réseau hydraulique a joué certainement un rôle important, puisqu'il était essentiel à la culture des terres, donc à la prospérité des villages. Cette corrélation est confirmée par notre registre. Pour 42 villages, en effet, ont été consignés des renseignements d'ordre hydraulique: présence de digues, origine de l'eau venant irriguer les champs, etc. Dix de ces 42 villages mentionnent le besoin de remettre en état ('imāra) ou de restaurer (*tarmīm*) des ouvrages hydrauliques: or huit d'entre eux sont des villages de départ; le neuvième, Minyat Yazīd, a été déserté par l'ensemble de ses *fallāḥīn*, et la digue locale y est en ruine (*dāṭir*); quant au dixième, Maḥallat Ča'far, il a été confié tout entier en *zirā'a* à un grand personnage, puisqu'on n'y trouve pas de *fallāḥ* fixé (*qarār*)³⁰.

La zone sud-est offre l'exemple inverse d'une région relativement préservée. La proportion des friches anciennes y est inférieure à la moyenne dans six des sept villages pour lesquels

²⁴ DT 4651 donne pour la plupart des villages, la description des confins (*hudūd*) de leur terroir. Le *haliğ al-zāhiri* forme ainsi la limite est de Kunayyisat al-Zāhiriyā, ouest de Niklā al-'Inab, est de Kunayyisat Ūrin, nord et est de Maḥallat Qays, nord de Maḥallat Farnawā, est de Maḥallat Naṣr, ouest de Laqqāna, ouest de Maḥallat Dāwud.

²⁵ Al-Maqrīzī décrit cette première portion en recopiant Al-Mahzūmī (fin du XII^e siècle): *Hijāt*, éd. G. Wiet, t. III, 1922, p. 167-168; trad. O. Toussoun, 1922, p. 102, commentaire *ibid.*, p. 105 et cartes h.-t. pl. IV et VI.

²⁶ Al-Maqrīzī, *Hijāt*, éd. G. Wiet, t. III, 1922, p. 176-177; commenté par O. Toussoun, 1922, p. 105 et 202-205; par H. Halm, t. II, 1982, p. 394.

²⁷ O. Toussoun, 1922, p. 126 et 205-206.

²⁸ *Ibid.*, p. 206-207; Al-Maqrīzī, *Hijāt*, éd. G. Wiet, t. III, p. 180; et notices de villages dans le DT 4651. Au début du XVIII^e siècle Sicard l'appelle «Canal de Cléopâtre»: «Le Gouverneur de la Béhéiré (i.e. la Buḥayra) est obligé de faire nettoyer tous les ans ce canal pour que les citermes d'Alexandrie se remplissent commodément. Sur quoi les Alexandrins lui livrent un témoignage qu'il présente au pacha.» Cl. Sicard, 1982, p. 134.

²⁹ Le canal d'Al-'Atf est en effet représenté sur la carte nautique de Piri Réis, réalisée en 1521 et 1525: R. Mantran, 1981, fig. 5 p. 302.

³⁰ Soit qu'il n'y en ait jamais eu, soit plutôt que le village ait été déserté de longue date. La notice du village ne fait pas mention d'une émigration (*tasāḥħub*).

il est possible d'établir cette statistique³¹. C'est la zone du Baḥr Ramsīs³², vestige d'une ancienne branche du Nil, qui a construit depuis des millénaires un bourrelet alluvial comptant parmi les sols les plus riches d'Égypte. Il est vrai qu'ici le nombre de villages sur lesquels nous ne sommes pas du tout renseignés est si important, qu'il paraît imprudent d'avancer des conclusions quant à la prospérité de la zone entière.

Le mauvais état du réseau hydraulique était-il la cause ou la conséquence du départ d'une partie des *fallāḥūn*? C'était sur ces derniers, pris collectivement, que reposait la responsabilité de l'entretien des digues et des ouvrages d'art. Le cas des villages le long du *halīg al-zāhiri* incite à penser qu'une mauvaise irrigation, pour des raisons hors d'atteinte de la bonne volonté ou des capacités des villageois, pouvait être une des causes majeures incitant à l'émigration. Il suggère aussi que les migrants ont dans leur décision de départ pris en compte non seulement la situation de leur village, mais aussi celle de leur micro-région. On regrettera particulièrement ici les lacunes de notre documentation.

Destination des migrants

Le registre mentionne au total 134 villes ou villages de destination des migrants, plus trois indications vagues : deux provinces sans précision (la Buḥayra et la Ġarbiyya) et le Ṣa'īd (*al-waḡh al-qiblī*, la « Face sud »), sur lequel je reviendrai. On trouvera en annexe la liste de ces localités.

L'identification des toponymes cités dans le registre n'a pas toujours été aisée. La source utilisée n'est qu'une copie du cadastre d'origine, le scribe a donc commis des fautes de lecture³³. Les agents du cadastre eux-mêmes ont procédé sous la dictée des villageois : nous tenons donc là un document passionnant sur les usages toponymiques dans les campagnes. En général le registre mentionne la province et le village d'accueil, mais il omet souvent la province. Cette omission peut être due à la négligence, notamment pour les villages de la province de la Buḥayra elle-même, ou à une certaine ignorance. La province de la Ġazīrat Banī Naṣr, dont le chef-lieu était Ibyār, conservait à cette époque une existence administrative, mais elle était fréquemment incluse dans la Minūfiyya, et de fait notre registre en mentionne les villages soit «dans la Ġazīra», soit «dans la Minūfiyya», voire, pour le cas du village frontalier de Šūnā, dans la Ġarbiyya. Le cadastre renseigne aussi sur la prononciation vernaculaire, souvent différente de l'officielle : ainsi de Masāna en Ġarbiyya, écrite Nasahnā dans le cadastre de 1315, aujourd'hui Masahla de son nom officiel, prononcé

³¹ La proportion des friches anciennes dans l'ensemble de la superficie cadastrée est en effet la suivante : Maḥallat Ah̄mad 0 %; Nitmā 24,2 %; Minyat Yazid 10,1 %; Maḥallat Ča'far 0 %; Qulayšān 13,4 %; Ma'niyya 14,1 %; Qamħa 20,0 %.

³² Al-Maqrizi, *Hijāt*, éd. G. Wiet, t. III, p. 171-172; O. Toussoun, 1922, p. 107-108; H. Halm, t. II, 1982, p. 391-392.

³³ Il nous en fournit d'ailleurs une preuve certaine. Il a copié par erreur, deux fois de suite, la notice du village de Minyat Salāma (f. 210 v^o et 216 v^o); or les noms de *fallāḥūn* qui y figurent changent d'une copie à l'autre : *Kurdi* par exemple dans une copie est devenu *Özdemir* dans l'autre. Les historiens d'aujourd'hui ne sont pas les premiers à éprouver des difficultés de lecture devant la calligraphie de ce temps.

Masāhna par les habitants. Une dizaine de localités n'ont pu être identifiées, soit parce que trop vagues (Şubra, al-Ğazīra, al-Manyal, Abū Şir), soit de lecture trop incertaine, ou sans correspondant aucun décelable dans la province indiquée. Restent plus de cent vingt localités, ensemble considérable dont la répartition spatiale se révèle riche d'enseignements.

A. *Pas d'exode rural*

Les villes principales y occupent une très faible place : 5 ensembles (8 individus) en y incluant Iqtā' Rašid, 2 % du total des migrants nommés, et venant de 2 villages seulement.

L'absence du Caire est remarquable. Comme la capitale devait attirer des migrants de l'ensemble de l'Égypte, l'absence de *fallāhūn* de la Buḥayra peut s'expliquer de plusieurs manières : soit par un manque de dynamisme du Caire durant la période précédente, qui aurait entraîné une contraction de son espace ordinaire d'attraction, soit par un comportement démographique spécifique de la Buḥayra, ou du moins de ses *fallāhūn*. À l'appui de la première hypothèse, nous pouvons mettre la situation de 1528 en parallèle avec celle que révèle le recensement de 1848 : à cette date aucun des marchands-négociants alors recensés au Caire n'était originaire de la Buḥayra, constatation d'autant plus étonnante que dans cette catégorie professionnelle la proportion des individus venant de province était forte (28 %)³⁴. Les commerçants du XIX^e siècle étant assurément plus mobiles que les cultivateurs, et plus attirés par les grandes villes, leur absence de la capitale n'est que plus frappante : elle ne peut s'expliquer que par la stagnation dans laquelle était plongée Le Caire à l'époque de Muḥammad ‘Alī³⁵. À la différence des *fallāhūn* de 1528, les hommes de religion et de plume, originaires de la Buḥayra, n'ont pas au XV^e siècle ignoré la capitale : seulement, comme l'a montré l'étude statistique menée par Carl F. Petry, leur proportion y était moindre que celle des originaires d'autres provinces du Delta, principalement du sud de celui-ci³⁶. Ces comparaisons permettent d'avancer que la Buḥayra se situait plutôt aux marges de l'aire d'attraction du Caire ; les couches supérieures de la société y étaient assez sensibles à l'attraction de la capitale ; les catégories les plus modestes de la société rurale l'étaient peut-être ; entre les deux, les *fallāhūn* des premières années de l'époque ottomane l'ont ignorée.

Parmi les destinations des migrants, Istanbul, Damiette, Rosette (mais sous la forme d'un *iqtā'*, donc d'un espace rural) et Alexandrie n'apparaissent pas par hasard : c'étaient les ports les plus importants pour les gens de la Buḥayra, avec Fuwwa curieusement absente, alors

³⁴ G. Alleaume, Ph. Fargues, 1998, p. 173 carte, 174 et 176 tableau 8. Les calculs pour Le Caire ont été effectués sur un échantillon représentant 1/13 de la population totale de la ville : *ibid.*, p. 156-157. Les principales zones d'origine des marchands-négociants étaient les provinces (*mudiriyya*) de Čīza, la Minūfiyya, le sud-Ğarbiyya et Asyūt : *ibid.*, tableau 8 p. 176.

³⁵ Le Caire compte 257 000 habitants au recensement de 1848 ; cinquante ans plus tôt, la *Description de l'Égypte* lui attribue 263 000 habitants, cf A. Raymond, 1993, p. 225 et 298. Ce dernier chiffre est toutefois considéré comme trop élevé par MacCarthy (Justin), «Nineteenth-Century Egyptian Population», *Middle Eastern Studies*, 12(3), 1976, p. 1-39.

³⁶ C.F. Petry, 1981, p. 39-47 et carte I-B p. 89 : 51 % des personnalités étudiées non originaires du Caire viennent du Delta (Alexandrie incluse), d'après leur *nisba* ; les originaires de la Buḥayra constituent, toujours d'après les *nisba*, 8,8 % des originaires du Delta pour les professions juridiques, 7,4 % des enseignants, 4,2 % des fonctionnaires. À titre de comparaison, les taux correspondants pour la Minūfiyya (Ğazirat Banī Naşr incluse) sont de 18,2 %, 17,7 % et 16,0 % : *ibid.*, tableaux 3,5 et 2, p. 114-117 et 120-121.

qu'au début du XVI^e siècle cette dernière ville gardait un certain rôle commercial. La présence à première vue surprenante d'un émigrant du village de Qarāqīs à Istanbul vient confirmer un fait relevé pour les années 1570 par Michael Winter: la présence dans la capitale de *fallāhūn* égyptiens (où, se plaint un édit sultanien, ils mendiaient sur les marchés)³⁷. Comment se retrouvaient-ils là ? Nous l'ignorons. Quoi qu'il en soit, tout cela représente peu de chose face à l'évidence de ce fait, que les migrations étudiées ici n'avaient aucun trait d'un exode rural. Les villes de l'intérieur du Delta attiraient elles-mêmes très peu : Al-Mahalla al-kubrā et Mīt Ġamr, deux ensembles (trois individus) en tout ; personne à Damanhūr, chef-lieu de la province. Il n'est pas indifférent de constater que la Buḥayra était elle-même très peu urbanisée ; Damanhūr formait, semble-t-il, au XV^e siècle le seul centre urbain, et d'importance moyenne³⁸ ; la province n'avait pas, contrairement à celles du centre du Delta, de relais important pour l'exode rural³⁹. Les *fallāhūn* ne quittaient donc pas leurs villages pour exercer des métiers spécifiquement urbains, l'artisanat spécialisé ou le négoce, et il ne paraît pas non plus que les sirènes du confort et des plaisirs citadins les aient envoûtés. Ils se déplaçaient dans un monde presque exclusivement rural.

Ce monde était quasiment limité à l'ouest et au centre du Delta (Carte 2). Le Ṣa'īd, Ĝiziyya mise à part, n'a attiré que 6 ensembles (5 individus et un oubli), toujours des individus isolés. Deux localités seulement, dont une lointaine, dans la Manfalūtiyya, ont été citées aux enquêteurs, le reste indiqué sans précision, comme si émigrer en Haute-Égypte signifiait couper définitivement les ponts avec son village d'origine. Le Ṣa'īd était un autre monde⁴⁰.

B. *La Buḥayra, région répulsive*

Au sein même du Delta, plusieurs facteurs ont concouru à limiter les aires attractives pour les émigrants. Le petit nombre de villages d'accueil se trouvant dans la Buḥayra frappe d'emblée (Carte 1) : 12 *nāhiya*, plus une non précisée dans la province, soit seulement 11,2 % du total des villages d'accueil ; 17 ensembles de 32 individus et 1 lignage, soit une proportion de migrants par village proche de la moyenne (2,7 contre 3,0). La répartition de ces villages d'accueil est un peu le négatif de celle des villages de départ : elle priviliege le nord et l'ouest de la province. La partie à l'ouest de Damanhūr, surtout, présente un tableau significatif : sur les dix villages qu'évoque le registre, deux sont des villages de départ, un (Qāfila) à la fois de départ et d'accueil, quatre d'accueil (pour un très petit nombre d'individus) et trois autres n'ont pas connu de migration. D'après les notices du registre, tous ces villages étaient irrigués soit directement par le canal d'Alexandrie⁴¹, soit par des

³⁷ M. Winter, 1992, p. 292 n. 7.

³⁸ D'après la carte des Cairote originaires du Delta au XV^e siècle, C.F. Petry, 1981, p. 89.

³⁹ Sur les villes-relais du Delta central, notamment Al-Mahalla al-kubrā et Minūf, *ibid.*, p. 42.

⁴⁰ Ce constat confirme les hypothèses de J.-Cl. Garcin, 1980, p. 445-448 sur les transformations de l'espace égyptien à partir de la seconde moitié du XIV^e siècle : coupure entre le Delta et le Ṣa'īd, orientation du Caire vers la Méditerranée et la mer

Rouge par Suez, et autonomisation relative (du point de vue géographique) de la Haute-Égypte ; affaiblissement du réseau urbain du Delta : « il ne semble plus y avoir entre les petites localités et elle [Le Caire], des relais obligatoires, même si Damiette, Mahalla, Tanta sont des centres vivants. » *ibid.*, p. 448.

⁴¹ D'après DT 4651, ce canal était en 1528 appelé *al-halīq al-āṣrafi* à Qabil, et *al-halīq al-nāṣirī* au moins à partir de Qāfila vers l'aval.

canaux (*tur'a*, pl. *tura'*) dérivés de ce dernier ; la stabilité assez générale de la population semble indiquer que l'irrigation y avait été effectuée, pour les années considérées, dans des conditions satisfaisantes. Mais cette impression est en partie trompeuse : une grande partie des terroirs des trois villages de départ de cette zone étaient depuis longtemps en friche⁴².

La plupart des *fallāhūn* qui quittaient leur village entendaient, dans le même mouvement, quitter leur province. La Buḥayra, zone du Delta économiquement déprimée de longue date, était bien une région répulsive.

C. Mesure de la dispersion

Au sein même du Delta, les migrants ne se sont pas dispersés au hasard et en tous sens, comme des électrons libres : certaines constantes apparaissent. Relevons d'abord l'émettement des dispersions géographiques. La très grande majorité des villages d'accueil n'ont reçu de migrants que d'un seul village d'origine (Tableau 6) :

Nombre de villages d'accueil ayant reçu des migrants de ...			
1 village	2 villages	3 villages	4 villages
111	19	2	2

Tableau 6. Villages de départ et villages d'accueil des migrants.

Cette dispersion contraste avec la relative concentration régionale de la grande majorité des destinations, que nous étudierons plus loin. Indique-t-elle que les capacités d'accueil des villages étaient de fait limitées ? Nous tâcherons plus loin de répondre à cette question, qui suppose au préalable d'avoir précisé à quel type de migration nous avons affaire.

La distance moyenne séparant le village de départ du village d'installation (Istanbul et le Ṣa'īd exclus, à l'exception de la Ġiziyya) est d'une quarantaine de kilomètres : 39,7 km pour les ensembles et 40,9 km pour les individus⁴³. Les deux chiffres sont quasiment identiques, ce qui révèle que les groupes ayant émigré dans des villages proches n'étaient pas plus nombreux que ceux ayant choisi des destinations plus lointaines. La distance moyenne pour les ensembles composés d'une famille sans précision est de 35,3 km. Les quarante kilomètres de moyenne représentent une distance bien supérieure à l'espace quotidien des villageois : la majorité des localités d'accueil étaient situées à plus d'une journée de celles de départ. Si les migrants les avaient déjà connues avant de s'y installer, c'était pour des raisons particulières et bien sûr de manière volontaire.

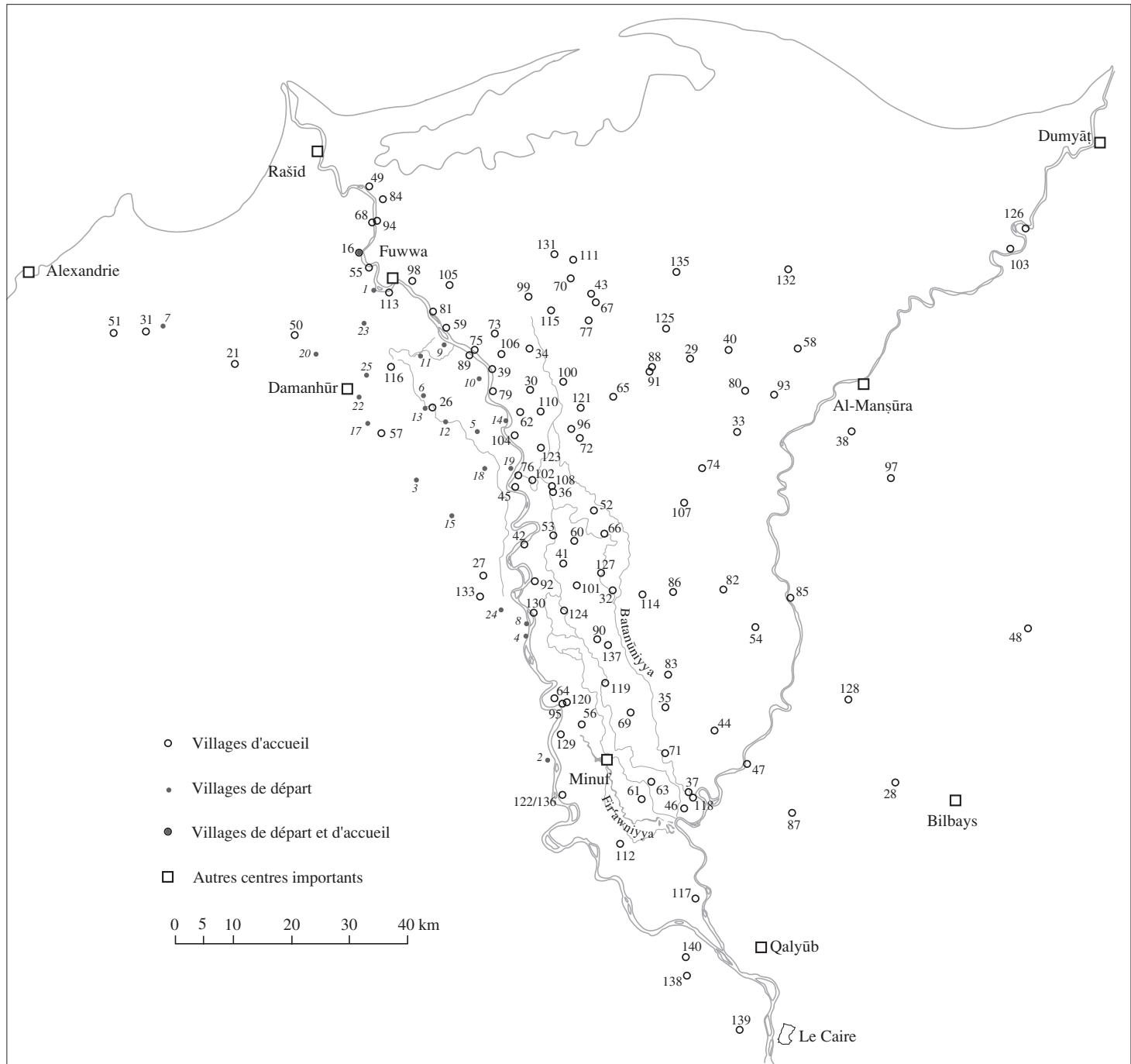
⁴² Fiches anciennes (*būr qadīm*, *sibāh* ou *ḥirs*) :

Qabil: 1203 f. sur un total de 1698 f., soit 70,8 %;

Qāfila: 812 f. sur un total de 1311 f., soit 61,9 %;

Lūqīn: 532 f. sur un total de 1354 f., soit 39,3 %.

⁴³ Les distances village par village figurent en annexe. Elles ont été mesurées sur les cartes au 1/100 000 du Survey of Egypt.



Carte 2. Villages d'accueil des migrants de la Buḥayra dans le Delta. Fonds de carte : Survey de l'Égypte au 1/100 000. Seuls les cours d'eau reliant les deux branches du Nil ont été représentés.

1 Al-‘Atf	48 Barhamtūš	95 Nādir
2 Kafr Dāwud	49 Bārinbāra	96 Nağrığ
3 Kafr Ğī‘if	50 Basantawayh	97 Nūb
4 Kawm Şarīk	51 Birkat Qarṭīt	98 Qabrīt
5 Kunayyisat Ūrin	52 Birmā	99 Qalib Nawīḥ
6 Laqqāna	53 Dalğamūn	100 Qallin
7 Lūqīn	54 Damanhūr Wahşī	101 Qaṣr Bağdād
8 Mağnīn	55 Dayrūt	102 Qaṣṭ
9 Mahallat ‘Abd al-Rahmān	56 Dibirkā	103 Ra’s al-Halīğ
10 Mahallat Bišr	57 Dinśāl	104 Șā al-Hağara
11 Maḥallat Dāwud	58 Dīrīn	105 Șabās al-Malḥ
12 Maḥallat Farnawā	59 Disūq	106 Șabās Sunqur
13 Maḥallat Naṣr	60 Diyamā	107 Șabśir
14 Maḥallat Șā	61 Fişa al-ṣugrā	108 Sadima
15 Ma’niyya	62 Ğanāğ	109/110 Salamūn
16 Minyat al-Sa’id	63 Ğarawān	111 Șalmā
17 Minyat ‘Aṭiyya	64 Ğizirat al-Hağar	112 Samadūn
18 Minyat Banī Manṣūr	65 Ḥalāṣ/Amyūṭ	113 Sanabāda
19 Niklā al-‘Inab	66 Hawṣāt	114 Șanādīd
20 Qabil	67 Hiliş	115 Șandalā
21 Qāfila	68 Idfina	116 Sanhūr
22 Qurāqīš	69 Ilmāy	117 Sarāwa
23 Qaryat al-Şayḥ	70 Kafr Banī Yūsuf	118 Sarīga
24 Wāqid	71 Kafr Manyal Mūsā	119 Șarşamūş
25 Yāṭis	72 Kawm al-Nağğār	120 Simās = 134
26 Abū Durra	73 Madīnat Sanhūr	121 Șišin al-Kawm
27 Al-Balakūš	74 Maḥallat Abū al-Hayṭam	122 Șubrā al-Lawn
28 Al-Balaşūn	75 Maḥallat Abū ‘Alī	123 Șubrā Basyūn
29 Al-Baniwānayn	76 Maḥallat al-Laban	124 Șubrā Bitūš
30 Al-Banşalil	77 Maḥallat al-Qaṣab	125 Șubrā Marriq
31 Al-Baslaqūn	78 Maḥallat al-Qaṣab al-baḥriyya	126 Șubrā Māş
32 Al-Bindāriyya	79 Maḥallat Diyayh	127 Șūnā
33 Al-Mahalla al-kubrā	80 Maḥallat ḥasan	128 Tallayn
34 Al-Manşalih	81 Maḥallat Mālik	129 Țamalāt
35 Al-Muṣayliha	82 Masāna	130 Țanūb
36 Al-Naḥrāriyya	83 Miliğ	131 Tida wa-l-Farāğün
37 Al-Qarīnīn	84 Minyat al-Murşid	132 Umm īsā
38 Al-Sabaḥa	85 Minyat Ġamr	133 Wasim
39 Al-Şāfiya	86 Minyat Ġazāl	134 Zāwiyat al-Nā’ūra
40 Al-Sālimin	87 Minyat Kināna	135 Zāwiyat Ġāzī
41 Altā	88 Minyat Misir	136 Zāwiyat Razīn
42 Al-Zubayriyyāt	89 Minyat Salāma	137 Zurqān
43 Armayūn	90 Minyat Ṭūḥ	138 Al-Manṣūriyya
44 Aşlīm	91 Misir	139 Al-Mu’tamidiyya
45 Babīg wa-Maḥallat al-Amīr	92 Mişlā	140 Ədat al-Kawm
46 Bahnāy al-Ğanam	93 Muğūl	
47 Banhā	94 Muṭūbis	

Villages de départ	Ensembles *	Individus *	Distance par ensemble	Distance par individu
Al-‘Atf	6	21	38,7	46,4
Kafr Dāwud	7	16	41,3	35,1
Kafr Ġi‘if	3	6	74,0	85,8
Kawm Šarik	3	4	58,7	55,3
Kunayyisat Ūrīn	4	11	43,0	41,7
Laqqāna	7	7	24,3	24,3
Lūqin	8	14	88,0	90,6
Maġnīn	1	3	36,0	36,0
Mahallat ‘Abd al-Rahmān	16	30	53,3	56,4
Mahallat Bišr	4	5	19,3	16,4
Mahallat Dāwud	14	20	51,7	47,2
Mahallat Farnawā	3	2	47,3	53,0
Mahallat Naşr	13	11	27,2	30,3
Mahallat Şā	21	44	23,3	24,3
Ma‘niyya	3	6	40,3	40,3
Minyat al-Sa‘id	9	13	9,4	9,9
Minyat ‘Atīyya	1	2	30,0	30,0
Minyat Banī Manṣūr	4	5	32,3	34,0
Niklā al-‘Inab	6	11	24,7	24,9
Qāfila	8	14	63,8	64,5
Qarāqīš	32	84	37,8	35,8
Qaryat al-Šayḥ	3	11	62,3	69,0
Wāqid	7	12	22,9	24,8
Yātis	9	18	43,4	44,1
Total	192	370	39,7	40,9

Tableau 7. Distance moyenne entre villages de départ et d'accueil, en km.

* pour lesquels la distance est mesurable.

Les distances moyennes par village de départ (Tableau 7) obéissent à une règle simple : plus le village de départ est éloigné du Nil, plus la distance moyenne accomplie par ses émigrants tend à s'accroître. Dans tous les cas, cette distance moyenne est supérieure à celle séparant le village d'origine du Nil. Si nous mettons à part les deux villages dont les résultats ne sont pas ici significatifs (Mağnîn et Minyat ‘Atîyya, pour lesquels un seul ensemble a pu être pris en compte), nous constatons que les six villages dont la distance d'émigration est la plus réduite (de 9 à 24 km) sont tous situés à une faible distance de la branche de Rosette ; ce n'est le cas que d'un seul des six villages dont la distance est la plus forte (de 56 à 90 km). Ces mesures confirment et systématisent l'impression que le Nil, limite de la Buḥayra avec le reste du Delta, représentait la frontière à franchir.

D. *Des zones attractives*

On attendait sans doute que les villages d'accueil soient répartis avant tout selon leur proximité, de sorte que le nord-ouest de la Ḡarbiyya, région située en face de la Buḥayra, se trouve privilégié. Or ce n'est que partiellement le cas. Les localisations de villages d'accueil abondent non seulement dans cette zone et plus au nord le long de l'extrémité aval de la branche de Rosette, mais aussi dans la Ğazîrat Banî Naṣr (19 villages d'accueil, sur les 52 qu'y recense le cadastre de 933 H./1527-1528⁴⁴) et au sud-ouest de celle-ci, dans la Minūfiyya (13 villages), presque uniquement le centre et le nord de cette dernière province. Une forte majorité des villages d'installation sont concentrés à faible distance d'un axe SSE-NNO allant en gros d'Asriġa près de la branche de Damiette, dans la Minūfiyya, jusqu'à Rosette. Cet axe suit la branche de Rosette à partir de la zone d'Ibyār ; plus en amont, il abandonne le Nil pour prendre en écharpe le sommet du Delta, entre les deux branches. Les villages d'accueil se raréfient remarquablement dès que nous nous déplaçons de quelques kilomètres à l'est de cet axe. Seul subsiste encore relativement groupé un ensemble de villages à l'extrême nord de la Ḡarbiyya. Le centre-est et le sud-est de la Ḡarbiyya sont par contre étonnamment vides de migrants, et plus encore les provinces orientales (Šarqiyya et Daqahliyya). Notons que, curieusement, dans cette moitié orientale du Delta, trois villes ont attiré quelques migrants (Banhā al-‘Asal, Minyat Ğamr, aujourd'hui Mit Ğamr, et Al-Mahalla al-kubrā) alors que personne ne s'est installé dans les villes de la moitié occidentale, à Minūf, Ibyār, Damanhūr ou Fuwwa.

La proximité explique bien sûr pourquoi une bonne moitié du Delta a si peu attiré les migrants. Mais elle est insuffisante à rendre compte du vide relatif du centre de la Ḡarbiyya, comme de la trentaine de destinations le long de l'axe au sud d'Ibyār. À quoi correspondait cet axe ? Plusieurs études ont montré le rôle privilégié des voies ordinaires de circulation dans des migrations même extraordinaires⁴⁵. Or nous sommes bien en présence d'un grand

⁴⁴ D'après l'index figurant au début de RI 4630 (Ğazîrat Banî Naṣr).

⁴⁵ «Il y a une logique des liens qui unissent des territoires proches, des échanges qui remontent loin dans le temps» remarque Bernard Vincent, 1994, p. 388, analysant les courants

migratoires engendrés dans les années 1570 par le repeuplement du royaume de Grenade après l'expulsion de sa population morisque. Quoique les ordres de repeuplement aient été publiés dans toute l'Espagne, l'opération, de grande ampleur, a surtout entraîné une immigration de proximité.

axe de circulation : il est orienté dans la direction (SSE-NNO) des grands canaux qui déversaient dans la branche ouest du Nil une partie des eaux de la branche de Damiette, ou coulaient parallèlement à la première. Au XVIII^e siècle, les plus importants d'entre eux étaient la Fir'awniyya, dont le cours sinueux reste très visible, et le Bah̄r al-Qarīnīn dont une branche, la Batanūniyya, rejoignait le Nil de Rosette⁴⁶. Ces canaux servaient de voie de communication au moment de la crue. Ils jouaient en particulier un rôle décisif dans la commercialisation des récoltes. Or il n'y avait pas de canal est-ouest au centre et au nord du Delta, donc pas de moyen de gagner directement, depuis l'ouest du Delta, la branche de Rosette : cela explique aussi pourquoi si peu de *fallāhūn* de la Buḥayra étaient allés s'installer dans la moitié orientale du Delta. La localisation des agglomérations d'accueil révèle ainsi la prééminence de la voie d'eau, même temporaire, sur la route ou plus exactement le chemin. Cela se conçoit relativement au transport des marchandises, bien moins coûteux par le fleuve et les canaux que par bât : mais pourquoi des individus se sont-ils également déplacés selon ces voies d'eau ? Ils ont en quelque sorte suivi leurs récoltes : le commerce avait dû de longue date les mettre en relations avec des agglomérations riveraines ou proches des itinéraires du commerce fluvial.

Le sommet du Delta est précisément la partie la plus fertile de la Basse-Égypte⁴⁷. Les zones de fertilité les plus élevées se trouvent presque toutes au sud d'une ligne Mit Ḍamr-Ibyār ; elles sont rassemblées en bandes qui correspondent aux bourrelets alluviaux construits par les anciennes branches du Nil. La province de la Buḥayra n'offre des sols de qualité comparable à ceux du sommet du Delta, que le long du Nil de Rosette et du Bah̄r Ramsīs, l'antique branche Canopique du fleuve. Dans le reste de la province l'alluvionnement est moins abondant et plus grossier que dans le Delta central⁴⁸. De plus, la partie sud du Delta est, pour des raisons climatiques, celle qui présente les meilleures conditions pour les cultures du blé et du maïs⁴⁹. Dans le Delta actuel, les régions les plus fertiles sont aussi les plus densément peuplées⁵⁰. C'est là que l'on trouve le peuplement le plus concentré, en énormes villages anciens, occupés en continu, sans déplacements historiques ni éclatement en hameaux dus à des désertions⁵¹. La corrélation entre la répartition des villages d'installation des migrants de 1528, d'une part, et les cartes de qualité des sols et des très fortes densités rurales actuelles, d'autre part, est remarquable pour toute la moitié occidentale du Delta, à l'exception de la région de Tanta dont l'attraction de cette ville, encore mal dégagée au début du XVI^e siècle, explique de nos jours les fortes densités. Il y a lieu de croire que les zones actuellement les plus peuplées l'étaient déjà à cette époque où elles attiraient de préférence à toute autre des immigrants venus d'une région défavorisée ; et que leur richesse favorisait leur peuplement, notamment par migrations. En résumé, pour

⁴⁶ Voir notamment Cl. Sicard, 1982, p. 140-142, notices du «Canal de Pharaon» et du «Canal de Quarinaïn». Description détaillée de la Fir'awniyya dans Du Bois-Aymé et Jollois, «Voyage dans l'intérieur du Delta», *Description de l'Égypte*, 2^e éd., Paris, Panckoucke, t. XV, 1826, p. 174 et 176-178; notice sur le canal de Qaryneyn *ibid.*, p. 190 et 192.

⁴⁷ Carte de fertilité des sols du Delta du Nil in S. Fanchette, 1997, p. 28.

⁴⁸ *Ibid.*, p. 24.

⁴⁹ J. Besançon, 1957, p. 153-155.

⁵⁰ S. Fanchette, 1997, carte des densités de population du Delta en 1986, p. 25, et commentaire p. 24 et 27.

⁵¹ *Ibid.*, p. 164-166 et carte de dispersion de la population dans le Delta du Nil p. 167.

nos *fallāhūn* migrants, les voies d'eau à partir de la branche de Rosette ont déterminé les directions de migration ; la richesse agricole des villages a décidé de leur installation.

E. *Un comportement différent selon les villages*

L'examen de la dispersion des migrants, effectué cette fois par village d'origine, permet d'affiner l'image générale esquissée précédemment, en dégageant des préférences manifestes dans certaines localités.

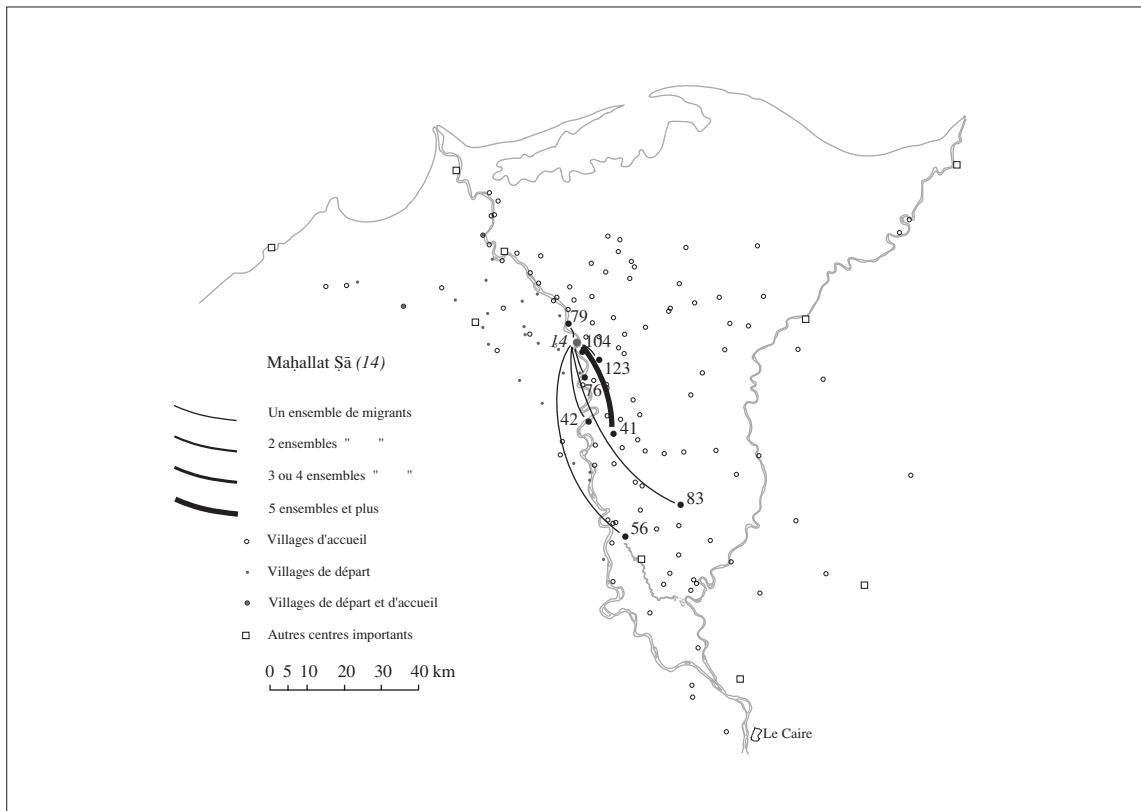
1. Un village du fleuve : Mahallat Sā (Carte 3). Toutes les destinations des émigrants de ce village riverain se trouvent en rive droite de la branche de Rosette ou à proximité de celle-ci, ou sur les grandes voies d'eau transversales de la Minūfiyya et de la Ġazīrat Bani Naṣr. Notons le cas exceptionnel des 32 individus s'étant installés, en 13 ensembles différents dont 9 familiaux, dans un village unique, Alṭā dans la Ġazīrat Bani Naṣr, à une distance plutôt proche (26 km) de Mahallat Sā ; c'est la plus grosse concentration du registre. L'agglomération apparaît manifestement liée au Nil, et l'ensemble des émigrants ont choisi de rester dans un espace de circulation qui leur était familier.

2. Des villages moyens : Mahallat Dāwud et Mahallat Naṣr (Carte 4). La carte de dispersion de leurs migrants correspond d'assez près à celle de l'ensemble des villages de la Buḥayra, avec quelques variantes. Mahallat Naṣr est un des rares villages ayant connu des déplacements significatifs à l'intérieur de la Buḥayra ; tous les autres points de chute de ses migrants sont situés le long de l'axe de navigation défini plus haut. Mahallat Dāwud a envoyé plusieurs de ses *fallāhūn* dans la région d'Al-Mahalla al-kubrā (6 villages d'accueil sur 13) : c'est un exemple de direction préférentielle caractéristique d'une localité particulière.

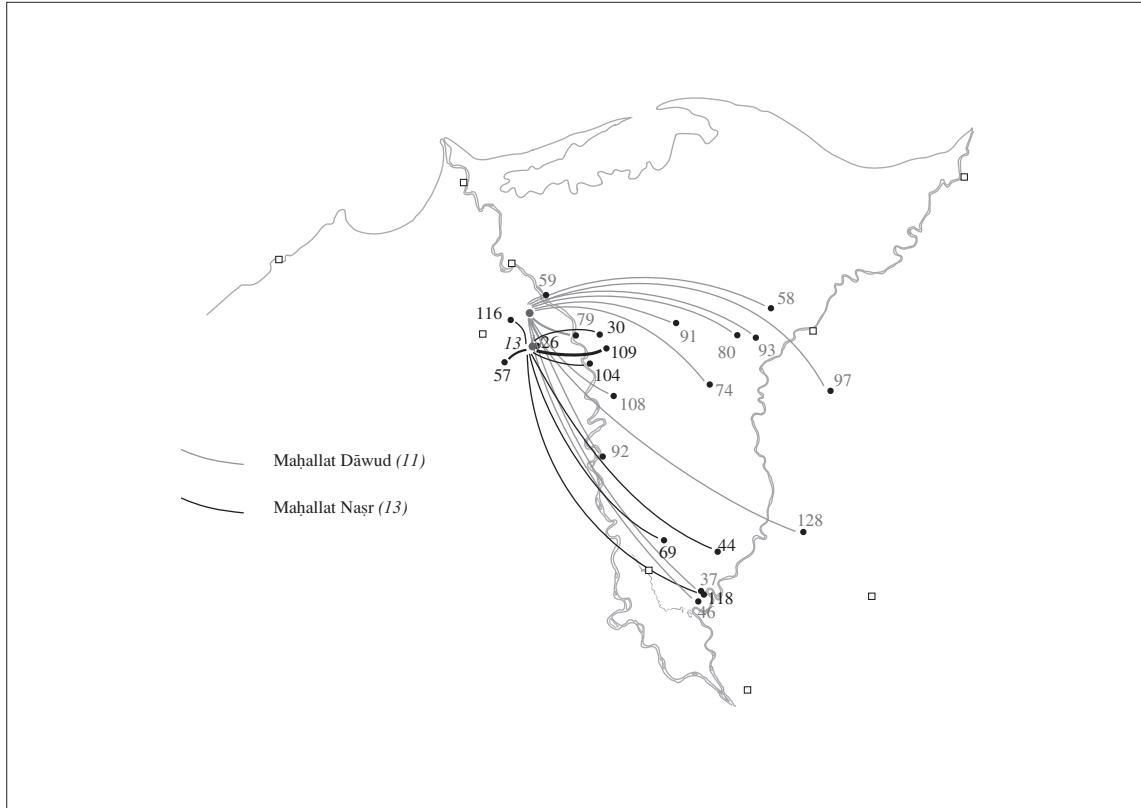
3. Le cas particulier des nāhiya du sud de la province : Wāqid, Maġnīn, Kawm Šarik et Kafr Dāwud (Carte 5). Les trois premières ont connu une émigration dirigée vers la moitié sud du Delta, dans un rayon plutôt limité, principalement la Ġazīrat Bani Naṣr et la Minūfiyya. Kawm Šarik a un émigrant dans le Fayyūm. Plus au sud, le village de Kafr Dāwud ne paraît déjà plus faire partie du même ensemble : si quatre de ses localités d'accueil sont proches, quatre autres sont situées dans le Ṣa'īd, dont trois dans la Ġiziyya et une dans la Manfalūtiyya, en Moyenne-Égypte. Il est d'ailleurs intéressant de constater que les agents villageois enquêtés ont pu préciser dans les quatre cas la localité d'accueil, tout éloignée fût-elle : le Ṣa'īd n'était pas ressenti par eux comme ce monde étranger qu'il représentait pour les villageois habitant plus au nord. De fait, au XVIII^e siècle le terroir de Kafr Dāwud était situé, avec celui d'Al-Tarrāna immédiatement au sud, à l'extrémité du canal qui depuis l'entrée du Fayyūm longeait la bordure du désert libyen et servait de drain naturel au nord de la province de la Bahnasāwiyya et à la Ġiziyya. D'un point de vue hydrographique, Kafr Dāwud appartenait ainsi au même ensemble que la Ġiziyya⁵².

4. Deux bourgades aux larges horizons : Qarāqīs et Mahallat 'Abd al-Rahmān (Carte 6). L'une et l'autre envoient leurs émigrants aussi bien près que loin, dans la province même, le long de la branche de Rosette, dans la Ḥarbiyya, mais aussi vers des destinations peu

⁵² Atlas de la Description de l'Égypte, feuilles 21, 25, 29.

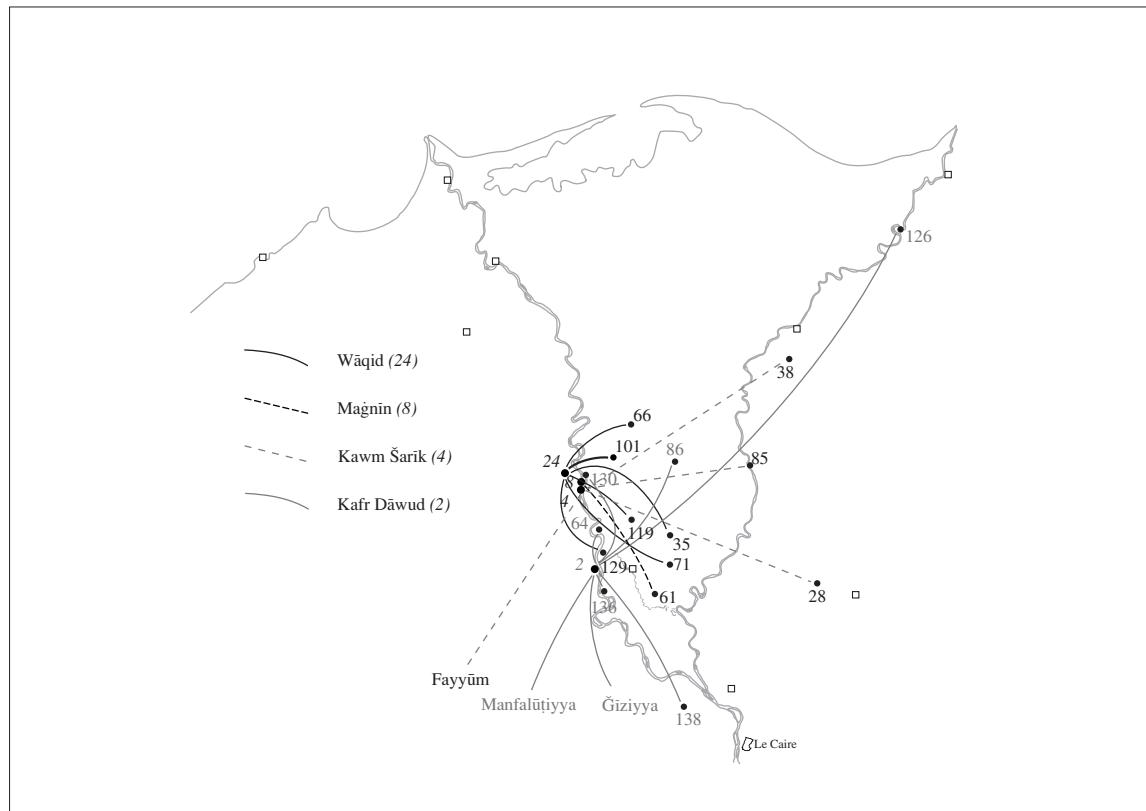


Carte 3. Destinations des migrants de quelques villages de la Buhayra.

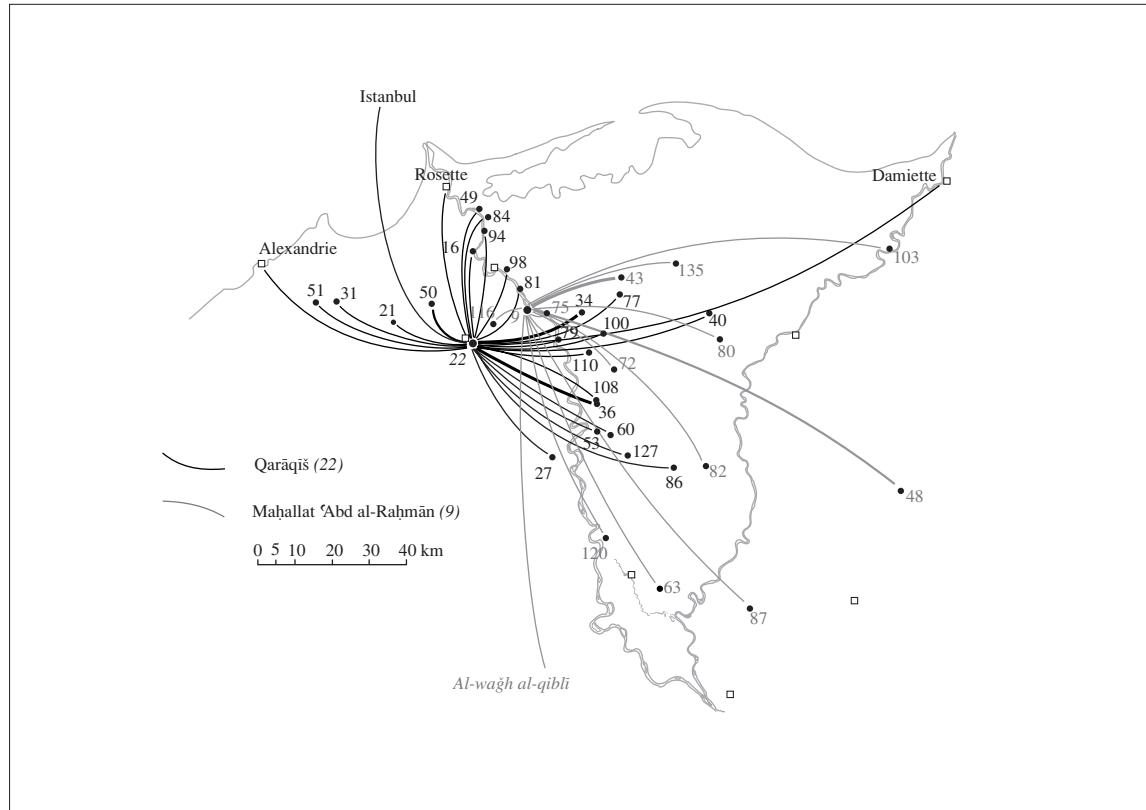


Carte 4. Destinations des migrants de quelques villages de la Buhayra.

MIGRATIONS DE PAYSANS DANS LE DELTA DU NIL AU DÉBUT DE L'ÉPOQUE OTTOMANE



Carte 5. Destinations des migrants de quelques villages de la Buḥayra.



Carte 6. Destinations des migrants de quelques villages de la Buḥayra.

atteintes par les *fallāhūn* des autres villages, comme les provinces situées à l'est de la branche de Damiette ; en outre, Mahallat 'Abd al-Rahmān compte un émigrant dans la Haute-Égypte, et Qarāqīš un ou deux dans chacun des ports méditerranéens d'Égypte, ainsi qu'à Istanbul. À quoi attribuer cette ampleur singulière des déplacements ? Mahallat 'Abd al-Rahmān, quoique située sur le Nil comme Mahallat Ṣā, n'apparaît pas comme un village du fleuve. Des migrations aussi importantes et diverses seraient-elles le reflet d'autres relations, commerciales ou autres, ne passant pas nécessairement par les voies fluviales ? Nous ignorons malheureusement si ces deux *nāhiya* étaient des lieux de marché. Qarāqīš a vraisemblablement profité de sa proximité de Damanhūr, à 2 km de là : le chef-lieu de la province était certainement un centre commercial et non pas seulement un marché de biens locaux, et les cultivateurs qui l'approvisionnaient avaient l'occasion de rencontrer des gens venus des ports de Méditerranée et d'ailleurs. Quant à Mahallat 'Abd al-Rahmān, c'est un village situé en face et à 3 km de Disūq, alors comme aujourd'hui très grand centre de pèlerinage au tombeau d'Ibrāhīm al-Disūqī, reconnu en Égypte au XVI^e siècle comme l'un des quatre pôles de la sainteté⁵³. Le *mawlid* ou pèlerinage annuel devait fournir une occasion extraordinaire de nouer des liens avec des individus venus de toutes les régions, au moins du Delta.

L'étude au cas par cas des villages confirme les grandes tendances dégagées précédemment. Elle montre aussi le rôle des conditions locales qui imprimèrent aux migrations depuis chaque village ses caractères spécifiques. À cette échelle locale, le choix des lieux d'installation fut plus réduit que ne l'a laissé d'abord penser la cartographie générale du phénomène. Mais l'idée d'un choix est-elle pertinente ? Les causes, les volontés ou les contraintes qui mirent en branle les émigrants apparaissent diverses, au moins autant que les directions qui furent adoptées. Fruit des conditions géographiques, révélatrices de tendances lourdes de la population, elles résultèrent d'abord de circonstances qu'il importe de démêler avant de proposer une caractérisation et par là même, une explication de ces migrations.

Le document dans son contexte. Une province sinistrée

Les documents uniques ont le défaut de résister durement aux tentatives faites pour les expliquer. C'est le cas du cadastre de 1528 pour la Buḥayra. La date même des migrations enregistrées par les agents du cadastre n'est précisée que de manière exceptionnelle⁵⁴. Le *kānūnnāme* de 1525 avait accordé la prescription pour les départs antérieurs à la conquête de l'Égypte, qui avait eu lieu au début 1517⁵⁵ : à moins que d'autres mesures de prescription aient été décidées dans l'intervalle, nous sommes en présence ici de migrations s'échelonnant

⁵³ C. Mayeur-Jaouen, *Al-Sayyid Ahmad al-Badawi. Un grand saint de l'islam égyptien*, Le Caire, IFAO (TAEI XXXII), 1994, notamment p. 27-28 et 526; M. Winter, *Society and Religion in Early Ottoman Egypt. Studies in the Writings of 'Abd al-Wahhāb al-Shā'rānī*, New Brunswick, London, Transaction Books («The Shiloah Center for Middle Eastern and African Studies. Tel Aviv

University. Studies in Islamic Culture and History»), 1982, p. 120-121 n. 47.

⁵⁴ Cf N. Michel, 2000, p. 554. La date est précisée deux fois : DT 4651 f. 176 r^e (2 ans, pour Qaryat al-Šayḥ) et f. 1 r^e (1 an, pour Al-'Atf).

⁵⁵ N. Michel, 2000, p. 549, et *Kānūnnāme-i Misīr*, §182.

de 1517 à 1528, et sans doute pas de toutes puisqu'il a pu y avoir des retours, volontaires ou forcés, ou des remplacements d'absents par des *fallāhūn* « fixés » (*qarār*) ou eux-mêmes immigrants.

Les superficies de terres cultivées qui ont été enregistrées en 1528 ne peuvent être comparées qu'avec celles du précédent cadastre, le *rawk al-nāṣirī* de 1315. Or un tel écart chronologique n'informe pas sur la conjoncture : les chiffres de 1315 n'ont donc pas d'intérêt ici. Il faut examiner les chiffres de 1528 en eux-mêmes. Ils montrent qu'en termes absolus la situation de la Buhayra n'était pas bonne – c'est un euphémisme. La province était très loin d'être exploitée au maximum de ses capacités. Sur les 40 villages pour lesquels le cadastre de 1528 fournit des chiffres de superficie complets, seuls 48,3 % de la superficie avaient été effectivement mis en culture (*muzdara'*), soit 22 866 feddans sur un total de 47 390. Le sous-peuplement de la province était donc patent. Le reste, un peu plus de la moitié (51,7 %) des terres labourables, était laissé en friche⁵⁶ : certaines depuis longtemps (*būr qadīm, hirs* ou *sibāh*⁵⁷ : 23,0 %, 10 881 f.) et les autres (28,8 %, 13 643 f.) justement du fait du départ de ces émigrants, que l'administration cherchait à remplacer en confiant la remise en valeur de leurs terres soit à d'autres *fallāhūn*, soit à de plus grands personnages⁵⁸. Ces chiffres révèlent que les migrations ici étudiées, ayant entraîné dans l'immédiat l'abandon de près des trois dixièmes des terres cultivées dans 40 des 55 villages, ont constitué une véritable hémorragie d'hommes et de ressources. Le phénomène était d'une ampleur forcément exceptionnelle. Il s'est produit dans un contexte déjà déprimé, dont témoignent les 23 % de friches anciennes, et cette longue dépression fut peut-être la première incitation au départ. Tel quel, cependant, il appelle d'abord des explications plus conjonctionnelles, liées aux années 1517-1528 durant lesquelles ont dû se produire les départs des *fallāhūn*.

La situation économique générale ne nous est pas connue⁵⁹. Le gouverneur d'Égypte Ibrāhīm Paşa avait en 1525 stabilisé le système monétaire spécifique de l'Égypte⁶⁰. La conjoncture agricole des années précédant immédiatement le cadastre n'était pas mauvaise. Nous le déduisons du fait que la Porte avait autorisé des exportations de grains («froments» et fèves) d'Alexandrie pour Venise, alors dans les affres de la guerre contre Charles Quint : ces extractions sont attestées à partir de l'hiver 1526-1527 ; en août 1528, un mois après l'achèvement du cadastre de la Buhayra, on chargeait encore des fèves au port d'Alexandrie⁶¹. On sait que les exportations, et surtout au bénéfice des chrétiens, étaient interdites sitôt que paraissait le risque de disette, par crainte notamment d'émeutes

⁵⁶ L'étendue extraordinaire de ces friches suppose un paysage rural très différent de celui auquel nous sommes habitués.

⁵⁷ Pour le sens de ces termes, voir notamment Gl. Frantz-Murphy, 1986, p. 83-84.

⁵⁸ N. Michel, 2000, p. 542-543 : catégories 2b, 4b et 4c ; et p. 554-555.

⁵⁹ On évoque en général la dépression dans le commerce des épices, que provoqua pour l'Égypte le contournement de l'Afrique par les Portugais. Cette dépression affecta les revenus douaniers du sultanat mamelouk, puis de la province ottomane d'Égypte ; mais nous n'avons aucune idée des répercussions

éventuelles sur l'économie rurale. Un surcroît de pression fiscale pouvait entraîner, selon la manière dont elle était organisée, des conséquences positives ou négatives sur la production et le peuplement.

⁶⁰ Voir en dernier lieu M. Tuchscherer, «Quelques réflexions sur les monnaies et la circulation monétaire en Égypte et en mer Rouge au XVI^e et au début du XVII^e siècle», *Anisl* 33, 1999, p. 263-281, notamment p. 263-265 et 269-270.

⁶¹ Nombreuses références dans Marino Sanudo, t. 45, col. 340 ; t. 46, col. 72, 219, 288, 383, 479, 549 ; t. 47, col. 101-102, 522-523 ; t. 48, col. 187, 214, 268 ; t. 49, col. 6, 91, 108.

urbaines⁶². Comme la province d'Égypte semble par ailleurs avoir été tranquille depuis le gouvernorat d'Ibrāhīm Paşa (1525), les migrations révélées par le cadastre de 1528 ont toute chance de s'être produites antérieurement. Et cela expliquerait du même coup pourquoi certaines des terres abandonnées par les migrants avaient déjà été récupérées par d'autres *fallāhūn* ou par de grands personnages. Reste, si la plupart des migrations ont eu lieu avant 1525, à éclairer les raisons pour lesquelles tant de *fallāhūn* ne sont pas rentrés par la suite dans leur village.

Les événements politiques ayant suivi la conquête de l'Égypte par les Ottomans nous sont bien connus jusqu'en 1525⁶³. Les deux provinces extrêmes du Delta, la Buhayra à l'ouest et la Šarqiyya à l'est, apparaissent souvent dans notre principale source, la chronique d'Ibn Iyās, parce qu'elles connaissaient une présence bédouine particulièrement forte, et source de problèmes sans fin⁶⁴. La province de la Buhayra était, à l'extrême fin de l'époque circassienne, dominée par un cheikh arabe, Al-Ǧuwaylī, qui avait réussi à contenir les déprédations des Bédouins; après sa mort, dans les premiers jours de janvier 1514, ceux-ci reprirent leurs brigandages⁶⁵. Le chroniqueur de cette période, Ibn Iyās, est en général vague sur la localisation⁶⁶ et l'ampleur de leurs ravages; il lui arrive cependant de fournir des informations plus précises. Il nous montre en mars 1522 une tribu faire irruption dans un village, piller les aires à battre⁶⁷ et faire paître ses montures dans les champs⁶⁸. Comme les Bédouins élevaient peu de bovins⁶⁹, indispensables au contraire aux cultivateurs, et qu'ils

⁶² Sur les refus d'extraction des grains pour l'Italie en 1555, puis en 1560-1561, voir M. Aymard, *Venise, Raguse et le commerce du blé pendant la seconde moitié du XVI^e siècle*, Paris, SEVPEN («École pratique des hautes études - VI^e section. Centre de recherches historiques. Ports - Routes - Trafics» 20), 1966, p. 125 et 134.

⁶³ Les deux sources essentielles sont Ibn Iyās jusqu'en 1522 et Diyārbekrī; celui-ci a utilisé la dernière partie, perdue, d'Ibn Iyās, pour les années 1522-1525, comme l'a démontré B. Lellouch, «Le douzième ġuz' perdu des *Badā'l'* al-zuhūr d'Ibn Iyās à la lumière d'une chronique turque d'Égypte», *Arabica* 45, 1998, p. 88-103. Pour l'ensemble de la période, les *Diarī* de Marino Sanudo apportent des compléments d'information précieux. Pour l'histoire politique de cette période, voir en dernier lieu M. Winter, «The Ottoman Occupation», *The Cambridge History of Egypt*. I. *Islamic Egypt*, 640-1517, Carl F. Petry (ed.), Cambridge U.P., 1998, p. 490-516.

⁶⁴ La présence bédouine dans le Delta à la fin de l'époque mamelouke a été analysée par J.-Cl. Garcin, 1978, p. 155-162. Sur les Bédouins dans les années 1517-1525, M. Winter, 1992, p. 79-90.

⁶⁵ Ibn Iyās, éd. M. Muṣṭafā, t. 4, p. 353 l. 18-20; p. 357 l. 15-16; p. 359 l. 15-16 = trad. G. Wiet, 1955, t. I, p. 329-330, 333, 335.

⁶⁶ Et d'autant plus qu'il utilise les termes Ġarbiyya et Šarqiyya tantôt dans leur sens précis pour désigner ces deux provinces, tantôt dans leur sens large, qui est celui de parties ouest et est du Delta séparées l'une de l'autre par la branche de Damiette.

⁶⁷ Ğurūn, aires à battre et non «granges» comme le traduit G. Wiet, 1960, t. II, p. 426 = éd. M. Muṣṭafā, t. 5, p. 443 l. 11-15. La date paraît précoce, mais plusieurs sources contemporaines attestent que la moisson des céréales pouvait déjà avoir eu lieu: par exemple au début mars, Prosper Alpin, *Histoire naturelle de l'Égypte. 1581-1584*, trad. R. de Fenoyl, Le Caire, IFAO (Collection des Voyageurs occidentaux en Égypte 20), 1979, vol. I, p. 18. Les aires pouvaient aussi servir au foulage ou au broyage du trèfle et d'autres fourrages secs. Autre exemple: en ġumādā II 927 / 9 mai-6 juin 1520, les Arabes de la Šarqiyya «pillèrent la récolte des villages» (*nahabū muġall al-diyāt*), *ibid.*, éd. M. Muṣṭafā, t. 5, p. 396 l. 21-22 = trad. G. Wiet, t. II, p. 382.

⁶⁸ Ibn Iyās relate ailleurs que les troupes du gouverneur Ḥāyrbak, durant une expédition en Šarqiyya contre une tribu, en janvier 1520, laissèrent de même leurs chevaux brouter dans les champs (*fa-ra'ā al-'askar zar' al-bilād*): éd. M. Muṣṭafā, t. 5, p. 326 l. 9 = trad. G. Wiet, t. II, p. 314.

⁶⁹ Voir *ibid.*, éd. M. Muṣṭafā, t. 5, p. 443 l. 11-15 = trad. G. Wiet, t. II, p. 426, les Arabes de la tribu 'Azzāla sont à leur tour pillés par Ismā'il, neveu d'Al-Ǧuwaylī, qui fait main basse sur leurs chameaux, chevaux et moutons: pas de bovins mentionnés. Cependant, en septembre 1516, quand se répand la nouvelle de la défaite et de la mort du sultan Al-Ǧūrī à Marġ Dābiq, les Bédouins ravagent les environs d'Al-Manzala (nord de la Šarqiyya) et «il ne reste plus guère de bétail, tant bœufs que moutons»: éd. M. Muṣṭafā, t. 5, p. 81 l. 22 à p. 82 l. 3 = trad. G. Wiet, t. II, p. 78.

ne raflaient apparemment pas non plus les personnes⁷⁰, c'était surtout sur le produit des récoltes que devaient porter les pillages, et non pas sur le capital d'exploitation: il y a donc lieu de penser que les déprédatations passagères des Bédouins provoquaient seulement des fuites temporaires.

Les troubles politiques qui ont affecté le Delta à partir de l'arrivée des Ottomans prirent un tour plus grave que cette insécurité endémique. Ils furent occasionnés par les relations parfois conflictuelles des nouveaux maîtres ottomans avec les tribus arabes de la province, une première fois en 1517, puis pendant la révolte d'Aḥmad Paşa⁷¹. Les zones ayant eu le plus à souffrir de ces troubles se situaient cependant, si nous suivons les deux principales sources, Ibn Iyās puis Diyārbekrī, dans d'autres provinces: la Qalyūbiyya en mars 1517, la Šarqiyya en 1517 puis durant la campagne de Ḥāyrbak en janvier 1520⁷², Al-Mahalla al-kubrā et la Šarqiyya durant la révolte des Circassiens en juin 1523⁷³. Le principal chef arabe de la Buḥayra, Ismā'il neveu d'Al-Ǧuwaylī, prouva sa loyauté envers les Ottomans durant les troubles de 1523-1524 et s'appuya sur eux pour repousser les attaques répétées de Bédouins du Ĝabal al-Aḥḍar, à l'ouest du Delta⁷⁴. D'autre part, à la différence d'autres zones du Delta, les Mamelouks circassiens présents en Buḥayra ne paraissent pas avoir pris part aux deux soulèvements anti-ottomans de 1523 et 1524: au contraire, en juin 1523, le gouverneur (*kāṣif*) de la province, Fāris b. Özdemir, participa avec 400 cavaliers mamelouks, du côté ottoman, à la bataille qui décida de la défaite des révoltés⁷⁵. La loyauté de cet officier, lui-même Circassien, envers les Ottomans reçut quelques mois plus tard une confirmation éclatante, puisqu'il fut nommé *amin al-hağğ* de 929/1523⁷⁶, fonction qu'on ne lui aurait sans doute pas confiée si sa province n'avait pas été jugée alors tranquille. Les razzias des Bédouins n'avaient pourtant pas cessé tout à fait: Diyārbekrī en signale en ḡumādā II 929 / 17 avril-15 mai 1523, commises par cinq tribus arabes du Ĝabal al-Aḥḍar, puis en ḡumādā II 930 / 7 mars-5 avril 1524⁷⁷. Notons qu'encore dans ces deux derniers cas, comme dans celui de 1524 mentionné plus haut, les raids bédouins se produisirent durant la soudure précédant la récolte des céréales d'hiver. Voilà ce que nous pouvons tirer des chroniqueurs: mais leurs informations sont si brèves et vagues sur les provinces, que nous ne pouvons en tirer d'emblée de conclusions sur l'état réel de ces dernières.

À ce stade de l'enquête, après examen du contexte, plusieurs explications peuvent être avancées pour le départ des quelque quatre cents *fallāhūn* que nous étudions ici. La plus simple serait le souhait de quitter des zones de forte insécurité, soit du fait de rapines ou de destructions, soit de réquisitions abusives des troupes qui à quelques périodes ont traversé la province, soit parce que le brigandage se serait développé. Le dépeuplement ancien et

⁷⁰ Ibn Iyās aurait sans doute signalé des cas d'enlèvements de personnes s'il en avait eu connaissance, car il dénonce avec une extrême indignation les rafles d'enfants et de femmes de paysans qui furent commises en mars 1517 dans la Šarqiyya par Ĝanbirdī Ğazālī; il note d'ailleurs que les nouvelles autorités ottomanes réprouvèrent ces agissements, éd. M. Muṣṭafā, t. 5, p. 168 l. 17 à p. 169 l. 2 = trad. Wiet, t. II, p. 163.

⁷¹ Voir notamment M. Winter, 1992, p. 7, 80-82, 86-87.

⁷² *Ibid.*, p. 80, 81, 83-84, avec les références.

⁷³ B. Lellouch, 1999, p. 90, d'après Celâl-zâde Muṣṭafâ et Diyārbekrī.

⁷⁴ M. Winter, 1992, p. 86-87.

⁷⁵ B. Lellouch, 1999, p. 100, d'après Celâl-zâde Muṣṭafâ.

⁷⁶ M. Winter, 1998, p. 102, d'après Al-Ğazīrī. Le *hağğ* eut lieu cette année-là début novembre 1523.

⁷⁷ Diyārbekrī, British Library, Add. 7846, f. 291 r° et 378 r° (Références aimablement communiquées par Benjamin Lellouch).

les désordres du temps ont pu entraîner une désorganisation du système hydraulique, rendre plus malaisés les investissements essentiels en bêtes ou en semences, l'embauche de main-d'œuvre. Répétons-le pourtant, si nous suivons les chroniqueurs, il ne semble pas que la Buhayra ait souffert beaucoup plus que d'autres régions, surtout après 1518. Mais ces sources sont insuffisantes ; de plus, les conditions politiques ont peut-être contribué à faire ressentir comme plus insupportable la situation préexistante, déjà des plus médiocre. Encore cette explication, satisfaisante sur le plan le plus général, n'est pas étayée localement : la situation agricole dans les villages de départ n'était en effet pas nécessairement pire que dans les autres⁷⁸. Il est probable aussi que les troubles, en particulier la révolte d'Aḥmad Paşa en 1524, ont favorisé un relâchement du contrôle administratif dont ont profité beaucoup de candidats à la migration, et ce pour des raisons qui pouvaient dépasser de beaucoup la recherche d'un lieu plus sûr. Car toutes ces explications ne sont que des hypothèses, que nous ne recevons que selon que nous accordons par principe plus ou moins de crédit aux causes politiques des phénomènes sociaux. L'analyse historique bute devant la minceur de notre documentation. Nous allons tâcher d'y remédier en cherchant des comparaisons avec d'autres migrations rurales mieux connues.

Caractérisation démographique de ces migrations

A. *L'apport de la démographie historique*

Le registre de 1528 est à la fois précis et exceptionnel, comme le sont la plupart de ceux sur lesquels se penchent les historiens de l'ère pré-statistique (en gros, XIII^e-XVIII^e siècles pour l'Europe occidentale ; XV^e-XIX^e siècles pour les Balkans et l'Anatolie). Comparé à la documentation ordinaire sur laquelle s'est édifiée la démographie historique médiévale et moderne, notre registre apporte une information rare : une liste des émigrés classés par origine⁷⁹, là où le plus souvent l'on ne dispose que de coupes statistiques (par rôles d'impôts, recensements de feux ou de têtes, registres d'inscription des baptêmes, mariages et sépultures) qui autorisent, au mieux, une étude de l'immigration par lieu d'installation. L'étude des migrations a de ce fait privilégié l'immigration urbaine et quelques cas particuliers de migrations à l'étranger. Les travaux sur les migrations de village à village, qui nous occupent ici, ont été cependant assez nombreux pour dégager de grands traits caractéristiques des populations anciennes⁸⁰.

⁷⁸ La proportion des friches anciennes, dans les 22 villages de départ pour lesquels le registre fournit des chiffres complets de superficie, était de 24,8 %; chiffre très proche de celui calculé pour l'ensemble des 40 villages (23,0%). C'est-à-dire que les villages qui n'ont pas été affectés par les migrations n'étaient pas, globalement, mieux lotis que ceux qui ont connu des départs.

⁷⁹ R. Fossier, 1964, a étudié un document voisin : les listes de serfs de l'abbaye de Cîteaux d'après des aveux échelonnés de 1367 à 1464. 22 serfs ont émigré sur un total de 148 : *ibid.*, p. 189.

⁸⁰ Voir notamment la typologie des migrations proposée par J.-P. Poussou, 1970, p. 22-23.

Dans les campagnes françaises des XVII^e-XVIII^e siècles domine une quasi-immobilité de la population rurale (compte non tenu de migrations saisonnières de travail, souvent de plus grande ampleur), remarquablement stable soit dans sa paroisse, soit dans un groupe de paroisses voisines : cette micro-mobilité pouvait à la longue provoquer des glissements de population dans des directions préférentielles. Le « modèle sédentaire ⁸¹ » qui a été dégagé pour la France moderne ne doit cependant pas être transposé à l'ensemble des populations anciennes. Le Bas Moyen Âge, pour lequel, en dépit de l'absence de registres paroissiaux, les historiens d'Europe occidentale disposent d'une documentation abondante, montre un tableau tout à fait différent.

L'ensemble de l'Europe – comme du Proche-Orient – a subi de plein fouet la Peste Noire et les retours plus ou moins périodiques de l'épidémie ; en outre, la France a été dans la plupart de ses régions ravagée par la guerre de Cent Ans. Au désastre démographique succéda, à partir du deuxième ou troisième quart du XV^e siècle et selon une chronologie différenciée, une reprise vigoureuse ⁸². Cette reprise avait des causes purement démographiques : une moindre virulence des retours de l'épidémie et une reprise de la fécondité. Les oscillations spectaculaires (la population a baissé plus ou moins de moitié entre le début du XIV^e et le deuxième quart du XV^e siècle, par endroits de plus des trois quarts) furent accompagnées de migrations de grande ampleur, par le nombre et la distance : quête d'un refuge en temps de dévastations militaires ou de brigandage, puis, à l'époque de la reprise démographique, colonisation de terres incultes ou réoccupation de sites désertés par l'afflux de ruraux venus souvent d'autres provinces.

Les migrations de repeuplement ont été conditionnées par la conjonction de deux facteurs : la reprise de la croissance naturelle et le retour à une plus grande sécurité. Les études locales montrent à peu près partout un repeuplement rapide. Les terres les plus riches furent réoccupées en priorité, et souvent par des « forains » (venus d'autres régions), dont l'afflux fut particulièrement abondant durant les premières décennies de la reprise ⁸³. Les seigneurs utilisèrent fréquemment dans les premiers temps la formule de l'acensement non pas à un individu, mais à un groupe, en général d'une même famille, ou à un tel et ses « alliés » (*socii*) ; on en revint ensuite à la formule ordinaire de l'acensement individuel ⁸⁴. C'est en effet un phénomène général que, durant la phase de plus grande intensité, les migrations de peuplement se firent en groupe ⁸⁵. Pendant environ une génération, le contraste devint maximal entre, d'un côté, les zones plus fertiles, moins atteintes par les épidémies, moins

⁸¹ Ce modèle est exposé par J. Dupâquier (dir.), t. 2, 1995, p. 101-105 et 114-116.

⁸² *Id.*, t. 1, 1995, notamment p. 354-360, 367-385, 395-406.

⁸³ Exemple de l'Île-de-France étudié par G. Fourquin, 1964, notamment p. 423-425 : le repeuplement commence très vite après la conclusion de la trêve de Tours (1444) qui éloigne la guerre de la région ; 69 des 93 immigrants connus par les documents se sont installés avant 1475.

⁸⁴ J. Dupâquier (dir.), t. 1, 1995, p. 381 ; voir aussi p. 371. Acenser une terre, c'est la confier à perpétuité à un tenancier en échange d'une redevance (le cens) et de la reconnaissance des

droits éminents du seigneur sur cette terre. Belle étude de ces acensements par J. Lartigaut, 1978, p. 65-82. La chronologie des acensements collectifs est remarquablement resserrée dans cette région : 74 actes sur 90 de ce type ont été conclus entre 1440 et 1459, *ibid.*, tableau p. 73.

⁸⁵ Exemple du Limousin, J. Tricard, 1996, p. 100 : « Les solidarités familiales et villageoises jouent souvent en faveur de l'émigration. Parents, alliés, voisins partent ensemble et laissent des vides considérables dans les campagnes limousines. » Voir aussi *ibid.*, p. 107.

dévastées par les guerres et le brigandage et qui alors se repeuplaient vite grâce à la récupération démographique et à l'afflux d'immigrants souvent groupés, et de l'autre côté les zones les plus pauvres, les plus touchées par les calamités précédentes, dont les friches restaient très étendues et d'où l'on partait encore⁸⁶. Aussi surprenant soit-il, ces départs des régions les plus pauvres vers les régions en reconstruction rapide ont provoqué localement de véritables hémorragies⁸⁷ et ont retardé le repeuplement des premières, au bénéfice évident des secondes.

La situation de la Buhayra présente, on le voit, tant de points communs avec celle qui vient d'être décrite pour la France du XV^e siècle, qu'une comparaison plus serrée s'impose. Les mouvements de population étant dans un tel modèle déterminés par deux facteurs, l'alternance de l'insécurité et de la sécurité, et les ravages de l'épidémie, l'attention doit se porter sur le double contexte, politique et démographique, de la Buhayra et plus généralement de la Basse-Égypte au commencement de l'époque ottomane.

B. *La conjoncture démographique au début du XVI^e siècle*

En suivant le modèle démographique du Bas Moyen Âge français, nous partirons de l'hypothèse que les migrations enregistrées témoignent de la reprise démographique alors en cours dans le centre et le sud du Delta, reprise récente en termes de décennies, ayant débuté au plus tôt depuis vingt à trente ans, soit dans les années 1490 ou vraisemblablement plus tard. Elles attestent aussi d'une sécurité dans les zones d'accueil non pas certes complète, mais au moins convaincante pour les migrants qui s'y installent. La Buhayra ne connaissait pas encore de reprise, soit pour des raisons démographiques, soit du fait d'une insécurité persistante avant 1528. Nos connaissances permettent-elles de vérifier ces hypothèses ?

La démographie de l'Égypte à la fin de l'époque mamelouke fait débat⁸⁸. Y eut-il reprise après les pertes dues à la Peste noire (1348-1349) et à ses retours, dont celui, particulièrement meurtrier, de 1430 ? Michael Dols l'a avancé, avec prudence, au vu d'une moindre fréquence des pestes après 1460 et jusqu'au XVII^e siècle, mais comme des épidémies sont signalées par les chroniqueurs de l'époque mamelouke jusqu'en 1513, Boaz Shoshan a contesté l'existence même d'une reprise⁸⁹. Cependant en l'absence de comptages de la population, les simples listes chronologiques des retours de la peste ne constituent pas une preuve décisive.

⁸⁶ Exemple de l'Île-de-France des années 1444-1465 longuement étudié par G. Fourquin, 1964, p. 433-437 et 440: «À la veille du déclenchement de la guerre du Bien Public [1465], l'opposition entre villages et terroirs renaissants et villages et terroirs toujours désolés était peut-être plus forte qu'elle n'avait jamais été.» La restauration des terroirs pauvres fut plus lente, des années 1470 à 1520: *ibid.*, p. 443 et 446-448.

⁸⁷ C'est notamment ce qu'a relevé J. Tricard, 1996, à propos du Limousin, région de départ au XV^e siècle, p. 100 et p. 114: «Bien des communautés, tirant la leçon de ces difficultés permanentes ont préféré (...) chercher fortune ailleurs. Montrant l'exemple et amorçant la migration des autres, elles ont porté un rude coup au peuplement du Limousin.» Autre exemple

plus tardif avec les migrations de repeuplement du royaume de Grenade, B. Vincent, 1994, p. 389.

⁸⁸ Exposé du débat par J.-Cl. Garcin, 2000, p. 51-54. Les études les plus poussées de la démographie à l'époque mamelouke sont dues à M.W. Dols, 1977, notamment chap. V «The Demographic Effects of Plague in Egypt and Syria»; *id.*, 1979 et 1981. Michael Dols a développé l'idée des effets différenciés de la peste bubonique et de la peste pulmonaire, hypothèse que la faiblesse de la documentation ne permet pas de pousser assez loin.

⁸⁹ B. Shoshan, 1981, notamment p. 387 n. 2 et tableau p. 395-400. Le débat, depuis, s'est figé faute de nouveaux documents.

L'Europe à la même époque continua à être affectée par des pestes, qui furent particulièrement répétées dans les premières années du XVI^e siècle, et dont les contemporains ont souvent laissé des tableaux effrayants, justifiés d'ailleurs par l'ampleur des pertes humaines⁹⁰: elles n'empêchèrent pourtant pas une vigoureuse poussée de la population.

Dans les années qui suivirent la conquête ottomane, l'Égypte connut encore une épidémie de peste, au printemps 1524, documentée surtout par les *Diarii* de Marino Sanudo⁹¹. C'est certainement cette épidémie qui explique la forte mortalité que le registre de 1528 a évoquée dans un village de la Buḥayra. À Lūqīn, le *harāg* est divisé en 24 carats: 6 pour les *fallāḥūn* présents, 12 pour les absents (correspondant à près de la moitié du terroir récemment en culture et désormais en friche: 409 f. sont en friche, *būr*, et 413 f. sont cultivés, *muzdara'*), et 6 carats (correspondant donc à environ 206 f.), du fait du décès de leurs *fallāḥūn*, ont été confiés à un cheikh arabe. La liste des décédés comprend 6 ensembles, à savoir: 4 ensembles d'un seul nom, un ensemble de 4 individus («X, ses frères et ses cousins»), un dernier «X et ses cousins». Ces cousins, ou membres d'un même lignage, décédés, semble-t-il, tous en même temps, habitaient-ils la même maison, ou du moins un ensemble de demeures voisines? C'est possible, mais non certain. Quelques autres notices de villages dans le registre signalent incidemment un ou deux décédés parmi la masse des émigrés⁹², mais rien d'aussi spectaculaire que le cas de Lūqīn, seul village à avoir été touché massivement. La peste de 1524, dans la province, ne fut donc que ponctuellement sévère.

Au-delà de simples chronologies nous disposons de quelques indications chiffrées, à défaut de connaître l'évolution de la population elle-même. Ibn Iyās relate que le règne d'Al-Ğūrī (1501-1516) connut trois pestes, pour chacune desquelles il donne le maximum des décès enregistrés en un jour au Caire par le *dīwān al-ḥaṣriyya*⁹³: 100 en 1505, 415 au printemps 1505 et 365 au printemps 1513⁹⁴. Or le maximum enregistré au même *dīwān* avait été de 400 en 1430 et de 316 en 1460, les deux épidémies réputées les plus meurtrières du XV^e siècle⁹⁵.

⁹⁰ J. Dupâquier (dir.), t. I, 1995, p. 327. Voir notamment l'exemple des pestes à Barcelone aux XV^e-XVI^e siècles, connues par des statistiques précises et étudiées par J.-N. Biraben, 1975, t. I, p. 198-218. Pour l'Espagne intérieure, chronologie par Pérez Moreda (Vicente), *Las crisis de mortalidad en la España interior. Siglos XVI-XIX*, Madrid, Siglo Veintiuno de España editores, 1980, p. 248-249: pestes en Castille en 1504, 1506, 1507 (la plus grave), 1518, 1519, 1524, 1527-1530.

⁹¹ M. Sanudo, *Diarii*, t. 36, 1892, col. 433, 435-436, 485-486. Les chiffres qu'il donne sont fantaisistes: 10 000 victimes par jour, voire 24 000 en deux jours. Voir aussi Diyārbekrī, British Library, Add. 7846, f. 329 r^o, 338 r^o-v^o (références aimablement communiquées par Benjamin Lellouch).

⁹² Cela ne signifie pas que l'épidémie ne fit pas d'autres victimes: n'ont été enregistrés au cadastre que les décès de *fallāḥūn* ayant entraîné l'abandon de la terre dont ils avaient la charge; ceux pour lesquels on a pu trouver un remplaçant n'apparaissent pas.

⁹³ À partir des chiffres fournis par Al-Maqrīzī pour la peste de 1430 au Caire, Michael Dols, 1977, p. 210 n. 45 et p. 211, a

calculé que ces décès enregistrés devaient former de 19 à 32 % du chiffre total des décès de la journée; voir aussi pour la validité des chiffres de ce *dīwān*, *ibid.*, p. 175-178. Le *dīwān al-mawārit al-ḥaṣriyya* s'occupait des décès d'individus dont l'héritage revenait en entier, ou en partie, au Trésor. Ibn Iyās pensait que la proportion était de 1/10: éd. M. Muṣṭafā, t. 4, p. 301 l. 8-9; p. 308 l. 22-23 = trad. G. Wiet, t. I, p. 282 et 289. Cette proportion dépendait de toute façon de l'efficacité des fonctionnaires, car certains décès devaient leur être dissimulés. Quant aux chiffres totaux des décès survenus dans la ville, ils n'étaient qu'estimés, ce qui rend l'ensemble du calcul peu fiable.

⁹⁴ Ibn Iyās, éd. M. Muṣṭafā, t. 4, p. 302 l. 4-9; p. 308 l. 9-10 = trad. G. Wiet, t. I, p. 283 et 289. Le caractère arrondi de ces chiffres montre qu'il s'agit d'estimations.

⁹⁵ M. Dols, 1977, p. 216-217. Cet auteur propose à partir des chiffres d'Al-Maqrīzī d'évaluer le nombre des décès pour 1430 à 92 000 personnes: *ibid.*, p. 211-212; son calcul est fondé sur la combinaison fragile de plusieurs hypothèses.

Durant la dernière épidémie qui avait précédé, au printemps 1498, on aurait compté jusqu'à 800 enterrements par jour⁹⁶ (ce chiffre rond, simple estimation, est par lui-même suspect). Nous avons donc des raisons – même si elles ne sont pas décisives – de croire que les retours de la peste que subit Le Caire à la fin de l'époque mamelouke furent aussi meurtriers que ceux des plus sombres années du siècle précédent. Mais, curieusement, ce n'était pas l'avis d'Ibn Iyās lui-même qui affirme que l'épidémie de 1513 « fut légère comparativement à celles qui l'avaient précédé⁹⁷ ». Il faut s'arrêter sur cette remarque : elle invite à souligner les limites des chiffres fournis par le chroniqueur. Le rapport du nombre maximal de décès en un jour, au nombre total de décès de l'épidémie, pouvait varier d'une peste à l'autre, dans un même lieu, du simple au double⁹⁸. C'est un indicateur de l'intensité de l'épidémie, non un chiffre de mortalité directement utilisable. Le rapport des décès enregistrés par le *diwān al-ḥaṣriyya* au nombre total des morts, dépendait directement de l'efficacité du travail de ses fonctionnaires et de l'habileté ou de la présence d'esprit des particuliers à leur dissimuler certains décès. Enfin il est impossible d'inférer du chiffre des décès, celui de la population. Le nombre de morts pouvait augmenter parce que, simplement, la population de la ville avait augmenté. La peste enlevait à chaque apparition une proportion différente de la population ; plus souvent elle revenait, moins elle se faisait meurtrière, du fait de l'immunisation d'une part notable des survivants. Trop d'incertitudes s'opposent donc à ce que nous déduisions des chiffres avancés par Ibn Iyās, que la peste fut aussi sévère en 1505 et 1513 qu'elle l'avait été en 1430.

Les chiffres de la mortalité épidémique ne permettent pas de répondre à la question de savoir si la dépression démographique se poursuivait encore au début du XVI^e siècle. Ils ne confirment ni n'infirment l'hypothèse formulée plus haut d'une reprise démographique tardive. Telle quelle, cette hypothèse reste donc opérante. En la suivant, on regrettera d'autant plus la faiblesse et l'imprécision des informations disponibles sur l'insécurité dans les campagnes aux premières années du régime ottoman. Les troubles qu'ont pu connaître les campagnes, d'après l'analyse qui en a été faite plus haut, n'avaient pas du tout la gravité, la férocité même, des ravages que causèrent la guerre et le brigandage dans l'Europe du XV^e siècle. Mais l'aspect le plus important, si nous suivons la comparaison avec la France du XV^e siècle, concerne les régions d'accueil : des conditions de sécurité, ou un sentiment général d'une sécurité établie, étaient indispensables aux migrations peuplantes. Le long détour comparatif opéré dans les pages qui précèdent a permis ainsi de préciser les questions portant sur les raisons de ces migrations massives.

⁹⁶ Ibn Iyās, éd. M. Muṣṭafā, t. 3, p. 389 l. 20 = trad. G. Wiet, 1945, t. 2, p. 430.

⁹⁷ Ibn Iyās, éd. M. Muṣṭafā, t. 4, p. 299 l. 9-10 = trad. G. Wiet, t. I, p. 280. Il pensait aux pestes de 1492 et 1498 qui auraient fait, l'une comme l'autre, le chiffre (invraisemblable) de 200 000 victimes : *ibid.*, t. 3, p. 289 l. 15-18, et p. 391 l. 13-14 = trad. G. Wiet, 1945, t. 2, p. 326 et 432.

⁹⁸ C'est ce que montre l'exemple de Barcelone : j'ai calculé à partir des chiffres fournis par J.-N. Biraben, 1975, t. I, p. 211-213 et 216-217, que la proportion du nombre total de décès au nombre maximal de décès en un jour, fut de 76 en 1457 ; 36 en 1494 ; 65 en 1501 ; 40 en 1530 ; 64 en 1589-1590. Ces chiffres ne sont pas transposables au Caire, parce que la durée des épidémies y était différente de celles de Barcelone.

Pourquoi sont-ils partis ?

Cette question si humaine vient spontanément à l'esprit lorsque nous étudions le document de 1528. Les migrations qu'il permet d'étudier sont la somme de décisions prises par des individus ou de petits groupes. Dans cet échantillon étendu, il est clair que tous les cas de figure se rencontrent⁹⁹. Par exemple, certains émigrants se sont installés dans des villages de la Buḥayra eux-mêmes affectés par l'émigration : preuve que des facteurs contradictoires ont joué. Nous pouvons cependant dégager des tendances plus générales, corroborées par les observations statistiques et géographiques développées plus haut : elles permettent d'approcher une explication globale, sans préjuger des cas particuliers, ni de franches exceptions. La question cruciale est de savoir ce qui l'emporta, des mobiles de départ ou de ceux d'installation.

A. *Explications privilégiant le départ*

Furent-elles des émigrations de la misère ? Ne nous figurons bien sûr pas des malheureux partis errer sur les routes, baluchon sur l'épaule¹⁰⁰. Les *fallāhūn* recensés plus haut appartenaient à la couche supérieure de la société villageoise. À la différence des migrations économiques, le plus souvent temporaires, bien connues pour l'Europe moderne et qui affectaient de manière structurelle les régions les plus pauvres, les *mutasahhibūn* recensés en 1528 n'étaient pas de jeunes gens isolés, mais plutôt des hommes d'âge mûr, souvent en famille, qui ont maintenu jusque dans leur migration la cellule économique qu'ils contrôlaient. Celle-ci ne s'était pas décomposée sous les coups du sort : il n'était pas question, pour chacun, de tenter sa chance ailleurs en repartant de rien. Il ne s'agit pas non plus de fuite pure et simple devant les ravages des Bédouins, d'une part parce que dans la plupart des villages concernés seule une partie des *fallāhūn* ont émigré, d'autre part parce que leur destination était presque toujours connue. De plus, ils ne cherchaient pas à mettre temporairement leur personne seule à l'abri, puisque le départ a causé un abandon massif des terres dont ils avaient la responsabilité. Enfin, l'étalement des villages d'accueil sur une zone étendue n'est pas compatible avec l'image trop simple d'une fuite : les migrations connues ailleurs et dues à l'insécurité, ont vu une sorte d'entassement dans un nombre restreint de lieux refuges¹⁰¹, tandis que les migrations de peuplement se caractérisent par une forte dispersion des lieux d'installation à l'intérieur de la région d'accueil¹⁰². Ces *fallāhūn* avaient-ils été ruinés, et contraints de ce fait au départ ? On en aurait trouvé davantage en ville, refuge traditionnel des miséreux dans l'Europe de la même période. En revanche l'insécurité a pu,

⁹⁹ Voir de même les interrogations de J. Tricard, 1996, p. 99, sur les émigrants du Limousin au xv^e siècle : « Autant de destins que d'aventures ? ».

¹⁰⁰ « La population asservie et gémissante sous le joug lourd de ses seigneurs était toujours prête à quitter ses villages et passer aux villes où les fugitifs, menant une vie misérable, étaient voués à la ruine » – écrit, emporté par son imagination romanti-

nesque, E. Ashtor à propos de l'Égypte mamelouke, *Histoire des prix et des salaires dans l'Orient médiéval*, Paris, S.E.V.P.E.N. (E.P.H.E. Monnaie. Prix. Conjoncture 8), 1969, p. 273.

¹⁰¹ Ainsi les quelques villages refuges pour les serfs de Clairvaux au xv^e siècle : R. Fossier, 1964, carte p. 191 : 6 villages refuges contre 25 villages de départ.

¹⁰² Ex. du Quercy après 1440 : J. Lartigaut, 1978, p. 91.

sans ruiner les cultivateurs, réduire nettement leur capacité de cultiver, notamment par le vol des animaux indispensables au trait. Mais ces déprédatations restent d'ordinaire circonscrites, tandis qu'ici le phénomène est bien plus important.

Rien n'indique, en somme, que les départs aient résulté mécaniquement d'une contrainte excessive. Dès lors, le choix de migrer a été réfléchi, les considérations à long terme ont pesé d'un poids déterminant; et, parmi celles-ci, l'appel des zones d'accueil. Deux facteurs doivent être mis en avant: une initiative personnelle, qui évidemment nous échappe, et la comparaison longuement mûrie de la situation de leurs villages d'origine, dans une région déprimée et réputée peu sûre, avec les terroirs plus fertiles de l'autre côté du Nil. Il se peut que la branche de Rosette ait représenté de longue date une frontière psychologique; les troubles des années 1517, puis 1523-1524 auraient alors incité un grand nombre de *fallāhūn* à la franchir. Un autre facteur psychologique a pu aussi jouer: l'effondrement politique et social de la vieille élite militaire des Mamelouks, consommé en 1523-1525, et la suppression définitive de *l'iqtā'* par lequel celle-ci exerçait sa domination sur les campagnes, ont pu enhardir certains et exercer un effet libérateur.

B. *Explications privilégiant l'installation*

Les émigrés se sont-ils dirigés vers des villages avec lesquels ils entretenaient auparavant des liens? Dans notre désert documentaire un biais aurait pu permettre de révéler ces liens: les registres de *rizqa*, rédigés à partir de 1550, qui récapitulent toutes les terres en mainmort antérieures à l'époque ottomane et enregistrées au cadastre de 933/1527-1528. Ces terres étaient certainement données par leurs propres *fallāhūn*; leur intérêt pour la question qui nous préoccupe est donc évident. Par chance, subsiste un débris du registre d'origine de la Buḥayra, qui comprend notamment la majeure partie des *nāhiya* classées par ordre alphabétique des lettres *hā'* à *yā'* (avec une grosse lacune pour *mīm* et *nūn*), nous y retrouvons donc la majorité des villages figurant dans la partie conservée du cadastre de 1528¹⁰³. Le relevé des *rizqa* au bénéfice d'établissements pieux situés hors du village est cependant décevant. Si ces établissements forains sont nombreux (33 en tout), la plupart se trouvent dans la province même, et la majorité au chef-lieu, Damanhūr (17 *rizqa*)¹⁰⁴. On ne compte que deux *rizqa* foraines dont le bénéficiaire est situé dans une autre province. L'une est à Yātīs, attestée en août 1515, pour le village de Šubrā Anṭū (en Ġarbiyya), où l'on ne trouve aucun migrant. L'autre, plus intéressante, concerne une terre à Kafr Dāwud; elle a été déclarée au cadastre de 1528 comme «*rizqa* d'Abū Ḥamād, cheikh des 'Urbān Maḍāl» et a été réassignée en août 1579 à la *zāwiya* d'un cheikh alors vivant de Madinat Bani 'Adī, dans la Manfalūtiyya, province de la Moyenne-Égypte¹⁰⁵. Or un *fallāh* de Kafr Dāwud avait

¹⁰³ N. Michel, 1996, p. 163: présentation du registre RI 4643 (Al-Buḥayra II).

¹⁰⁴ Ce repli des *rizq* sur la province présente un cas très différent de celui de la province voisine de Čazīrat Bani Naṣr, qui fera prochainement l'objet d'une étude par Catherine Mayeur-Jaouen

et moi-même, dans le cadre du programme «La société rurale dans l'Égypte ottomane» que dirige Rachida Chih.

¹⁰⁵ RI 4643 (Al-Buḥayra II), f. 175 v^e et 105 r^o. Yātīs: *tawqī'* du 10 rağab 921 / 20 août 1515. Kafr Dāwud: *qīṣṣat su'āl* du début rağab 987 / 24 août 1579.

émigré en 1528 ou auparavant dans la Manfalūtiyya, précisément à Maṣra' (aujourd'hui Masra'), à dix kilomètres de Banī 'Adī. S'agit-il d'une simple coïncidence ? Ce n'est pas impossible, mais il est bien sûr plus séduisant d'y voir l'illustration de liens maintenus entre deux lieux très éloignés l'un de l'autre. De toute manière, la réassignation de la *rizqa* se place à une date postérieure d'au moins cinquante ans à l'émigration. L'étude ne permet donc pas d'établir si les *fallāhūn* émigrés entretenaient auparavant des liens avec leur village d'installation.

Leur migration a un caractère non seulement rural, mais aussi agricole. Elle affecte en effet des cellules économiques complètes – et parfois complexes –, attirées par les plus riches terroirs du centre et du sud du Delta. Il y a lieu de penser, au vu de la quasi-absence de migration en ville, que ces migrants n'envisageaient pas de reconversion dans d'autres activités, d'artisanat ou de commerce. Des agriculteurs changeaient de terre. Et cela pose deux questions. Leur départ est directement lié à l'abandon de 29 % de la superficie agricole cadastrée dans les 40 villages pour lesquels le décompte est possible : soit 13 643 feddans tombés en friche, superficie nettement supérieure à ce que pouvaient cultiver de leurs propres mains les quatre cents individus identifiés par le cadastre de 1528 comme ayant émigré. Les *fallāhūn*, entrepreneurs de culture, faisaient vraisemblablement travailler et subsister un grand nombre de personnes : en prenant l'équivalence traditionnelle d'une personne pouvant subsister avec la récolte d'un feddan, c'est à un recul de population d'environ 13 000 personnes (ordre de grandeur vague) que répond l'émigration de nos quatre cents *fallāhūn*. Comment relier ces deux phénomènes, d'ampleur très différente ? Il est difficile d'imaginer qu'un *fallāh* abandonne sa terre et qu'elle cesse en effet d'être cultivée, s'il se trouve encore au village la main-d'œuvre nécessaire à son exploitation. Soit le départ des *fallāhūn* a été accompagné de celui de leurs travailleurs agricoles, laboureurs etc., éventuellement partis avec eux. Soit le mouvement de la population rurale, peut-être encore négatif au début du XVI^e siècle dans la province¹⁰⁶, a raréfié peu à peu la main-d'œuvre disponible pour les *fallāhūn* au point de rendre la culture des terres de plus en plus difficile et coûteuse. Soit les couches inférieures de la paysannerie dans la Buḥayra ont connu une émigration plus ancienne et diffuse que les *fallāhūn* : n'étant pas comme ces derniers attachés à la terre, ils devaient former une population plus mobile, sensible d'ailleurs aux migrations temporaires et saisonnières. Cette dernière hypothèse paraît mieux fondée. Les migrations de *fallāhūn* ne forment en tout état de cause que la partie visible d'un phénomène massif de dépopulation à l'échelle d'une région.

¹⁰⁶ Il faut distinguer ici le mouvement naturel (fécondité et mortalité) et le mouvement général de la population, qui inclut les migrations. Pour la Buḥayra, le mouvement général était clairement très négatif, mais qu'en était-il du mouvement naturel ? L'hypothèse démographique énoncée plus haut postulait dans les régions d'accueil du centre et sud du Delta une reprise démographique déjà affirmée en 1517-1528, donc un mouvement naturel positif (comme en Europe occidentale dans la seconde moitié ou le dernier tiers du XV^e siècle). Or

il paraît bien peu probable que la fécondité ait évolué différemment de part et d'autre de la branche de Rosette. Notons d'ailleurs, dans le cadastre de 1528 pour la Buḥayra, le petit nombre de terres devenues incultes à la suite du décès de leur *fallāh* : il me paraît le signe d'un mouvement naturel au moins stabilisé ; on trouvait assez de vivants pour remplacer les morts. La raréfaction progressive de la main-d'œuvre disponible serait donc due en grande partie à une émigration des petits travailleurs ruraux.

La seconde question porte sur la place des migrants dans leur village d'accueil. Leur statut interdisait qu'on les considère d'emblée comme des *fallāḥūn*, donc qu'on leur confie la responsabilité de payer l'impôt de portions du terroir. D'un autre côté, ils arrivaient souvent en famille, certainement avec des biens, de l'expérience, peut-être déjà des relations au village. La grande dispersion des villages d'accueil, mise en évidence plus haut, suggère que les capacités d'accueil de ceux-ci furent prises en compte, donc qu'ils prévoyaient qu'une place leur serait finalement accordée. Ce trait encore est caractéristique d'une phase de repeuplement. Peut-on, de là, avancer l'idée d'une immigration dirigée, ou encouragée, par les villages d'accueil ? Rien ne permet de la corroborer, mais l'hypothèse mérite d'être retenue. Elle expliquerait en partie les réticences à poursuivre les paysans *mutasahibūn* : leurs déplacements faisaient autant d'heureux que de malheureux.

Bilan. Conjoncture et tendances lourdes de l'histoire du Delta

Les listes de *fallāḥūn* émigrés, dans la partie conservée du cadastre de 1528 pour la Buhayra, offrent un intérêt double. Elles attestent que la conjoncture troublée du début de l'époque ottomane présente des aspects complexes. Les situations particulières aux différentes régions ont alors vraisemblablement connu un écart maximal, qui a redoublé la force d'attraction des zones les plus fertiles et peut-être les moins exposées.

La remise en valeur des terres abandonnées était un souci majeur des Ottomans à cette époque. Les autorités, au moins à partir de la reprise en mains par Ibrâhîm Paşa (1525), qui acheva d'un coup l'ottomanisation de la province, avaient déplacé leur priorité, en matière de politique rurale, du souci immédiat de rentabilité fiscale¹⁰⁷ vers celui à plus long terme de repeuplement et de remise en culture. En témoignent la modération des clauses du *Ḳānūnnâme-i Miṣr* (1525) concernant les *fallāḥūn* absents¹⁰⁸ et les diverses mesures enregistrées au cadastre de 1528 pour confier les terres tombées en friche à des villages voisins ou, plus souvent, à de grands personnages¹⁰⁹, car il ne manquait pas de notables, au Caire ou en province, désireux d'investir dans la terre¹¹⁰. Il fallait bien laisser ceux-ci attirer des cultivateurs «forains» pour les installer dans des villages parfois gravement dépeuplés, voire désertés. L'initiative privée de la part de ces grands notables, parmi lesquels

¹⁰⁷ Ibn Iyās a dénoncé l'attitude prédatrice des agents du cadastre effectué en Šarqiyya et achevé au 4 rağab 924 / 12 juillet 1518 : éd. M. Muṣṭafā, t. 5, 1380/1961, p. 262-263 = trad. G. Wiet, t. II, 1960, p. 252. Le texte doit être utilisé avec précaution. Il est néanmoins important de noter que les registres ultérieurs ne font aucune allusion à ce cadastre de 924 : cf. N. Michel, 1996, p. 173. Le *Ḳānūnnâme-i Miṣr* (1525) se présente souvent comme un désaveu de la politique suivie par Hâyrbak, le premier gouverneur de l'Égypte ottomane de 1517 à 1522.

¹⁰⁸ N. Michel, 2000, p. 548-549.

¹⁰⁹ *Ibid.*, p. 542-543 et 554-555.

¹¹⁰ Ibn Iyās cite ainsi un certain 'Ali al-Birmāwī, ancien marchand de tissus de Birmā (en Ġarbīyya), *bardadār* du sultan, qui laissa à sa mort en septembre 1516 une fortune immense comprenant entre autres 400 bovins pour les *sāqiyā*, 45 juments et chamelles, 100 bufflades ; «et il en laissait plus encore chez les *fallāḥūn* dans les villages» : éd. M. Muṣṭafā, t. 5, p. 67 l. 10-21 = trad. G. Wiet, t. II, p. 64. Ce cheptel était typique d'un très grand entrepreneur de culture, et d'une nature différente de celui ordinairement détenu par les Bédouins (chevaux, chameaux et moutons).

on repère en Buḥayra des cheikhs de tribus arabes¹¹¹, a joué localement un rôle majeur dans les tentatives de repeuplement. Il n'est pas pensable qu'ils aient attendu tranquillement que des cultivateurs accomplis ou apprentis se présentent pour remettre en culture leurs friches : il leur a fallu les chercher, par des moyens dont nous ignorons tout. Des opérations de plus grande ampleur sont attestées plus tard, ainsi la remise en culture des terres du Bilād al-Ğaraq, dans le Fayyūm, sous Dāwud Paşa, qui concerna plus de 8 000 feddans¹¹². De telles opérations supposaient des stocks fournis de main-d'œuvre disponible et attestent donc un dynamisme démographique certain. Toutes ces observations renforcent l'hypothèse d'une reprise démographique déjà amorcée dans les années 1510 et 1520, et qui a d'abord joué exclusivement au profit du Delta central et méridional.

Notre document est d'une valeur certaine pour la géographie humaine de l'Égypte médiévale et moderne. Sans doute ne faut-il pas oublier qu'il ne concerne qu'une catégorie précise, et numériquement faible, de la population rurale. Les non-cultivateurs, artisans ruraux, commerçants, transporteurs, bateliers, hommes de religion et autres, qui n'étaient pas attachés par statut à leur village, se déplaçaient sans doute davantage, et en partie vers les villes. La masse des petits paysans et des travailleurs de toute sorte sur lesquels le registre se tait était certainement plus sensible aux disettes, à l'insécurité (ils passaient leur vie aux champs), à l'absence de travail dans les périodes difficiles. Il n'en est que plus remarquable que les migrations affectent ici avec une ampleur extrême, la catégorie *a priori* la moins mobile.

Au-delà des aspects conjoncturels, leur déplacement révèle plusieurs tendances lourdes, dont on peut imaginer qu'elles jouaient chaque fois que les facteurs motivant ces migrations se représentaient : l'attrait des zones les plus fertiles du Delta, le glissement du peuplement le long des grands axes de circulation, c'est-à-dire des cours d'eau. De ce fait, le sud du Delta devait toujours émerger le premier des crises les plus graves. La direction des voies d'eau, qui traversaient le centre du Delta, du sud de la branche de Damiette vers la branche ouest ou parallèlement à celle-ci, et l'absence de grand axe médian est-ouest, aboutissait à couper le Delta en deux grands ensembles humains : l'un plus homogène incluant la pointe du Delta (Minūfiyya), le sud et l'ouest de la Ġarbiyya, et la Buḥayra qui dans cet ensemble faisait figure de zone marginale ; l'autre plus hétérogène, constitué du centre et du nord de la branche de Damiette, qui en formait la colonne vertébrale¹¹³, du centre-est de la Ġarbiyya et des provinces orientales (Šarqiyya et Daqahliyya), notamment les rubans de peuplement qui s'étirent le long des cours d'eau orientaux, terminés en cul-de-sac au désert ou dans les lacs proches de la Méditerranée. Le premier ensemble est mis en évidence par

¹¹¹ Par exemple à Lūqīn, le cheikh des 'Urbān Qaṣāb et Al-Hadāriqa (la vocalisation est hypothétique) a pris en charge (*mā taḥammala bihi*: cf N. Michel, 2000, p. 543 et n. 91) six carats, soit un quart du terroir du village (équivalent à environ 206 feddans) en remplacement de six *filāḥa* dont les *fallāḥūn* sont tous décédés, sans que les autres présents au village (8 individus regroupés dans 4 ensembles) soient en mesure de reprendre leur part. Le principal de ces notables est le *šayh al-‘arab* Al-Mahaddi Ismā‘il qu'il faut peut-être identifier avec Ismā‘il, neveu d'Al-Ğuwayli, plusieurs fois mentionné par Ibn

Iyās comme le plus grand des cheikhs bédouins de la Buḥayra depuis la mort de son oncle: éd. M. Muṣṭafā, t. 5, p. 261 l. 16-18, p. 443 l. 11-15 = trad. G. Wiet, II, p. 250, 426, etc.

¹¹² 8 354 feddans d'après le *taftīṣ* de l'année fiscale 948 / septembre 1541-septembre 1542: DT 4649, *nāhiya* n° 28.

¹¹³ C'est ce que montre très bien la carte d'origine des élites civiles et religieuses du Caire au xv^e siècle, dessinée par C.F. Petry, 1981, p. 89, avec un chapelet de centres urbains ou semi-urbains près de la branche de Damiette, et le plus souvent en rive gauche; voir aussi *ibid.*, p. 42.

notre document. Il apparaît clairement aussi dans une étude qui paraîtra bientôt sur la distribution géographique des donations de terres en *rizqa* de la Ğazīrat Banī Naṣr à des *zāwiya* et tombeaux de saints¹¹⁴. Les établissements pieux bénéficiaires de terrains en *rizqa* sont tous répartis le long de l'axe de circulation déjà mis en évidence et la Buḥayra n'y apparaît pas : autre signe de sa marginalité, de sa pauvreté relative.

L'étude a fait apparaître deux échelles distinctes du phénomène migratoire et, plus généralement, de la géographie humaine du Delta : celle des provinces, des grands axes et des ensembles régionaux, par laquelle on peut appréhender les phénomènes de mobilité de manière globale ; celle des villages et des micro-régions, dont à plusieurs reprises nous avons pu sentir l'utilité pour une analyse plus fine des motivations des migrants. La seconde échelle nous intéresse d'autant plus que les archives descendent rarement à ce niveau, ou le font d'une manière impressionniste, dont la représentativité et par conséquent la signification nous échappent. Nous ignorons même si les paysans avaient conscience d'une solidarité de destins à cette échelle : il ne paraît pas que ces zones, entre le village et la province administrative, aient eu de nom spécifique (équivalent aux "noms de pays"). L'échelle régionale, plus facile à étudier, confirme le rôle décisif des voies d'eau et de la fertilité des sols dans la répartition de la population et la concentration des richesses en Égypte. C'est plutôt dans ces facteurs que l'on cherchera, mais avec prudence, vu l'extrême rareté des sources pertinentes, les traits permanents de l'histoire de l'Égypte.

Bibliographie

- Alleaume (Ghislaine) et Fargues (Philippe), «La naissance d'une statistique d'État. Le recensement de 1848 en Égypte», *Histoire et mesure* 13(1-2), 1998, p. 147-193
- Bagnall (Roger S.) et Frier (B.W.), *The Demography of Roman Egypt*, Cambridge U.P. (Cambridge Studies in Population, Economy and Society in Past Time 23), 1994
- Besançon (Jacques), *L'homme et le Nil*, Paris, NRF (Géographie humaine 28), 1957
- Biraben (Jean-Noël), *Les hommes et la peste dans les pays européens et méditerranéens*, t. 1 : *La peste dans l'histoire*, Paris – La Haye, Mouton (EHESS. Centre de recherches historiques. Civilisations et sociétés 35), 1975
- Cuno (Kenneth), *The Pasha's Peasants. Land, Society, and Economy in Lower Egypt, 1740-1858*, Cambridge U.P. (Cambridge Middle East Library 27), 1992
- Id.*, «A Tale of Two Villages: Family, Property, and Economic Activity in Rural Egypt in the 1840s», in Bowman (Alan K.) et Rogan (Eugene) (ed.), *Agriculture in Egypt From Pharaonic to Modern Times*, The British Academy, Oxford University Press (PBA 96), 1999, p. 301-329
- Dols (Michael W.), *The Black Death in the Middle East*, Princeton U.P., 1977
- Id.*, «The Second Plague Pandemic and its Recurrences in the Middle East: 1347-1894», *JESHO* 22(2), 1979, p. 162-189

¹¹⁴ Voir plus haut, note 104.

- Id.*, «The General Mortality of the Black Death in the Mamluk Empire», in Udovitch (A.L.) (ed.), *The Islamic Middle East, 700-1900: Studies in Economic and Social History*, Princeton, The Darwin Press (Princeton Studies on the Near East), 1981
- Dupâquier (Jacques) (dir.), *Histoire de la population française*, 1. *Des origines à la Renaissance*; 2. *De la Renaissance à 1789*, Paris, PUF (Quadrige), 1995
- Fanchette (Sylvie), *Le Delta du Nil. Densités de population et urbanisation des campagnes*, Tours, Urbama (Fascicule de Recherche 32), 1997
- Fossier (Robert), «Remarques sur les mouvements de population en Champagne méridionale au XV^e siècle», *BECh* 122, 1964, p. 177-215
- Fourquin (Guy), *Les campagnes de la région parisienne à la fin du Moyen Âge. Du milieu du XIII^e siècle au début du XVI^e siècle*, Paris, PUF (Publications de la Faculté des Lettres et Sciences humaines de Paris. Série Recherches 10), 1964
- Frantz-Murphy (Gladys), *The Agrarian Administration of Egypt from the Arabs to the Ottomans*, Le Caire, Ifao (CAI 9), 1986
- Garcin (Jean-Claude), «Note sur les rapports entre Bédouins et Fellahs à l'époque mamelouke», *AnIsl* 14, 1978, p. 147-163
- Id.*, «Pour un recours à l'histoire de l'espace vécu dans l'étude de l'Égypte arabe», *Annales E.S.C.* 35, 1980, p. 436-451
- Id.*, «Histoire, démographie, histoire comparée, périodisation», in Garcin (Jean-Claude) et al., *États, sociétés et cultures du monde musulman médiéval X^e-XV^e siècle*, t. 3, *Problèmes et perspectives de recherche*, Paris, PUF (Nouvelle Clio. L'Histoire et ses problèmes), 2000
- Halm (Heinz), *Ägypten nach den mamlukischen Lehensregistern*, Wiesbaden, Dr. Ludwig Reichert (Beihefte zum Tübinger Atlas des Vorderen Orients B 38/1 et 2), 2 vol., 1979 et 1982
- Ibn Iyās, *Badā'i' al-zuhūr fī waqā'i' ad-duhūr*, éd. Muştafā (Muhammad) / Mostafa (Mohammed), *Die Chronik des Ibn Iyās*, Le Caire/Wiesbaden, Franz Steiner (Bibliotheca Islamica 5), t. 3, 1383/1963 ; t. 4 (906-921/1501-1515), 1379/1960, 2^e éd.; t. 5 (922-928/1516-1522), 2^e éd., 1380/1961 ; trad. Wiet (Gaston), *Histoire des Mamelouks Circassiens*, t. 2 (872-906), Le Caire, Ifao (TTAO 6), 1945 ; *Journal d'un bourgeois du Caire. Chronique d'Ibn Iyās*, Paris, Armand Colin (Bibliothèque générale de l'École pratique des hautes études. VI^e Section), t. 1, 1955 ; t. 2, 1960
- Ḳānūnnāme-i Miṣr : éditions en caractères latins par Ö.L. Barkan, 1943, *XV. ve XVI. asırlarda Osmanlı İmperatorluğununda zirâî Ekonominin hukûkî ve mâlî Esasları*, I. Kanunlar, İstanbul, p. 355-387; puis par A. Akgündüz, 1993, *Osmanlı Kanunnâmeleri ve hukûkî tahlilleri*, t. 6 : *Kanunî Devri Kanunnâmeleri*, vol. 2 : *Eyâlet Kanunnâmeleri (II)*, İstanbul, Fey Vakfı, p. 81-140, avec fac-similé du ms. Süleymaniye Kütüphânesi, AyaSofia Bölümü n° 4871, p. 141-176; trad. en arabe par A.F. Mutawallî, 1986, *Ḳānūnnāme-i Miṣr allâdî aşdarahu al-sultân al-qânûnî li-hukm Miṣr*, Le Caire, Maktabat al-anglo-al-miṣriyya, avec réimpression de l'éd. Ö.L. Barkan
- Lartigaut (Jean), *Les campagnes du Quercy après la guerre de Cent Ans (vers 1440 - vers 1500)*, Toulouse, Publications de l'Université Toulouse – Le Mirail, 1978
- Laslett (Peter), «La famille et le ménage : approches historiques», *Annales E.S.C.* 27(4-5), 1972, p. 847-872
- Lellouch (Benjamin), *L'Égypte d'un chroniqueur turc du milieu du XVI^e siècle. La culture historique de 'Abdussamad Diyârbekrî et le*

- tournant de la conquête ottomane*, thèse de doctorat, Paris, École des hautes études en sciences sociales, 1999
- McCarthy (Justin), «Age, Family, and Migration in Nineteenth Century Black Sea Provinces of the Ottoman Empire», *IJMES* 10(3), 1979, p. 309-323.
- Mantran (Robert), «La description des côtes de l'Égypte dans le *Kitâb-i Bahriye* de Pîrî Reis», *AnIsl* 17, 1981, p. 287-310
- Al-Maqrîzî, *Hîtaṭ = Al-Mawâ'iz wa-l-i'tibâr fî dikr al-hîtaṭ wa-l-âṭâr*, Bûlâq, Dâr al-mâṭba'a al-miṣriyya, 2 vol., 1270 H. ; El-Maqrîzî, *El-Mawâ'iz wa'l-I'tibâr fî dhikr el-khitat wa'l-âthâr*, éd. G. Wiet, Le Caire, Ifao (MIFAO 30, 33, 46, 49), 1911, 1913, 1922, 1924 ; trad. U. Bouriant, *Description topographique et historique de l'Égypte*, Paris, Ernest Leroux (MMAF 17), 1895
- Michel (Nicolas), «Les rizaq iħbāsiyya, terres agricoles en mainmorte dans l'Égypte mamelouke et ottomane. Étude sur les Dafâtir al-aħbās ottomans», *AnIsl* 30, 1996, p. 105-198
- Id.*, «Devoirs fiscaux et droits fonciers: la condition des Fellahs égyptiens (13^e-16^e siècles)», *JESHO* 43 (4), 2000, p. 521-578
- Petry (Carl F.), *The Civilian Elite of Cairo in the Later Middle Ages*, Princeton U.P., 1981
- Poussou (Jean-Pierre), «Les mouvements migratoires en France et à partir de la France de la fin du xv^e siècle au début du xix^e siècle: approches pour une synthèse», *Annales de démographie historique*, 1970, p. 11-78
- Raymond (André), *Le Caire*, Paris, Fayard, 1993
- Sanudo (Marino), *I Diarii di Marino Sanuto*, Venise, t. XXXVI-XLIX, 1892-1897
- Shoshan (Boaz), «Note sur les épidémies de peste en Égypte», *Annales de démographie historique*, 1981, p. 387-404
- Sicard (Claude), *Œuvres. III – Parallèle géographique de l'ancienne Égypte et de l'Égypte moderne*, éd. Sauneron (Serge) et Martin (Maurice), Le Caire, IFAO (BdE 85), 1982
- Toussoun (Omar), «Mémoire sur les anciennes branches du Nil», *MIE* 4, 1922
- Tricard (Jean), *Les campagnes limousines du XIV^e au XVI^e siècle: originalité et limites d'une reconstruction rurale*, Paris, Publications de la Sorbonne (Université de Paris I. Histoire ancienne et médiévale 37), 1996
- Vincent (Bernard), «Le repeuplement du royaume de Grenade (1570-1580)», in *Le migrazioni in Europa secc. XIII-XVIII*, Florence, Le Monnier – Prato, Istituto Internazionale di Storia Economica «F. Datini» (Serie II – Atti delle «Settimane di Studi» e altri Convegni 25), 1994, p. 383-393
- Winter (Michael), *Egyptian Society under Ottoman Rule, 1517-1798*, London and New York, Routledge (The Moshe Dayan Center for Middle Eastern and African Studies, The Shiloah Institute), 1992
- Id.*, «The re-emergence of the Mamluks following the Ottoman conquest», in Philipp (Thomas) et Haarmann (Ulrich) (ed.), *The Mamluks in Egyptian politics and society*, Cambridge U.P. (Cambridge Studies in Islamic Civilization), 1998, p. 87-106

ANNEXE

Liste des villages de départ et des localités d'accueil des migrants de la Buḥayra d'après le cadastre de 933/1528

Les **villages** sont classés par ordre alphabétique français. En l'absence d'indications, c'est la vocalisation proposée par Muḥammad Ramzī qui a été retenue. Le nom du village est suivi de la transcription en arabe telle qu'elle apparaît dans le registre DT 4651, et de l'indication de la **province**, en abrégé et entre parenthèses, uniquement si celle-ci apparaît dans le registre. J'ai adopté les abréviations suivantes :

B = Al-Buḥayra

D = Al-Daqahliyya

Ğ = Al-Ğarbiyya

ĞBN = Ğazirat Bani Naṣr

Ğz = Al-Ğiziyya

M = Al-Minūfiyya

Mz = Al-Muzāḥamatayn

Q = Al-Qalyūbiyya

Ş = Al-Şarqiyya

Après le signe : sont indiquées les références de la même localité dans Halm (Heinz), *Ägypten nach den mamlukischen Lehensregistern*, Wiesbaden, Dr. Ludwig Reichert (« Beihefte zum Tübinger Atlas des Vorderen Orients » B38/1 et 2), 2 vol., 1979 et 1982 (abrégé H, suivi de la page ; lorsque le numéro du volume n'est pas précisé, il s'agit toujours du second volume, consacré au Delta) ; suit entre parenthèses le numéro de la carte, publiée à la fin de l'ouvrage de Heinz Halm, dans laquelle figure ledit village. Heinz Halm a publié dans cet ouvrage le cadastre de 1315. S'il fait figurer le village dans une province autre que celle mentionnée dans DT 4651, cette mention est précisée en abrégé et entre parenthèses. Si la localité porte dans le cadastre de 1315 un nom différent de celui mentionné dans DT 4651, ce nom ancien est précisé.

Puis après le signe = figurent les références du village dans Ramzī (Muhammad), *Al-qāmūs al-ğuğrāfi li-l-bilād al-miṣriyya min 'ahd qudamā' al-Miṣriyyin ilā sanat 1945*, Le Caire, Al-hay'a al-miṣriyya al-‘āmma li-l-kitāb, 1994, t. I, 1 vol. ; t. II, 4 vol. ; un vol. d'index (abrégé R suivi du tome et, après un /, du volume, puis de la page). Si la localité porte de nos jours un nom différent de celui de DT 4651, le nom actuel, du moins tel qu'il a été enregistré par Muḥammad Ramzī, figure ensuite.

A. Villages de départ

Al-'Atf: H 465 (42) = R 2/1 268
Kafr Dāwud: R 2/2 342
Kafr Ġi'if: H 425 (32) Kimān Širās = R 2/2 248
 Ġi'if
Kawm Šarik: H 426 (26) = R 2/2 339
Kunayyisat Ūrīn: H 427 (33) Kunayyisat
 'Abdalmalik = R 2/2 308 Kunayyisat Ūrīn
Laqqāna: H 440 (32) Naqqāna = R 2/2 308
 Laqqāna
Lūqīn: H 428 (40) = R 2/2 321
Maġnīn: H 428 (26) = R 2/2 340
Mahallat 'Abd al-Rahmān: H 428 (42) = R 2/2
 305 Al-Rahmāniyya
Mahallat Bišr: H 429 (33) = R 2/2 309
Mahallat Dāwud: H 429-430 (42) = R 2/2 309
Mahallat Farnawā: H 430 (32) = R 2/2 309
Mahallat Naṣr: H 432 (32) = R 2/2 310
Mahallat Şa: H 433 (33) = R 2/2 309
Ma'niyya: H 434-435 (32) = R 2/2 252 Ma'niyya
Minyat al-Sa'īd: H 418-419 (42) Al-Ğinān wa-l-
 Hāfir = R 2/2 276 Minyat al-Sa'īd

Minyat 'Atiyya: H 436 (32) = R 2/2 292
Minyat Banī Manṣūr: H 437 (33) Minyat Maḥallat
 'Ubayd = R 2/2 252 Minyat Bani Manṣūr
Niklā al-'Inab: H 432 (33) Maḥallat Niklā = R 2/2
 252 Niklā al-'Inab
Qabil: H 442 (41) = R 2/2 289
Qāfila: H 443 (41) = R 2/2 241 Qāfla
Qarāqīš: H 444 (32) Qarāqis = R 2/2 289 Qarāqīš
Qaryat al-Šayh: H 445 (42) = R 1 349, 2/2 276
 Minṣāt Aryamīn
Wāqid: H 429 (26) Maḥallat Banī Wāqid = R 2/2
 340 Wāqid
Yātīs: H 463 = R 1 476 'Izbat Kōm Yātīs; le
 descriptif des confins figurant dans le registre DT
 4651, f. 228 v°, situe le village au sud et à l'est
 d'Iflāqa et à l'ouest de Baywayṭ (R 2/2 268
 Buwēt), ce qui confirme l'identification de Ramzī.
 Yātīs figure sur la feuille 36 de l'*Atlas de la
 Description de l'Égypte*, au nord de Kafir Banī
 Hilāl et à l'ESE d'Iflāqa.

B. Villages d'accueil

Sous le nom du village d'accueil, figurent les immigrants, classés par village de départ. Le nom de ce dernier est suivi de la distance, en km, qui le sépare du village d'accueil. Chaque ensemble de migrants est séparé des autres par un /. Tous les liens de famille sont explicités. Les personnes sans lien de famille entre elles sont simplement dénombrées.

Par exemple: *père + 1 fils + frère + 1 / père + 1 fils + 1* signifie: premier ensemble, 4 individus dont un père, son fils et son frère (*i. e.* le frère du père), et un individu sans lien de famille avec les trois autres; second ensemble, 3 individus dont un père et son fils, et un troisième sans lien de famille avec les deux autres.

Suit entre parenthèses, pour chaque village de départ, le nombre total d'ensembles (abrégé e), d'individus (abrégé i) et éventuellement de familles sans précision (abrégé f) ou d'associés sans précision (abrégé a).

1. Villages du Delta

Abū Durra: H 400 (32) en (B) = R 2/2 304
 Maḥallat Naṣr 1: 1 famille (1e1)

Al-Balakūš (البلكوس): H 407 (26) en (B) =
 R 2/2 331 Al-Balākūš
 Qarāqīš 37: 2 (1e2i)

Al-Balašūn (البلسون) : H 608 (25) = R 2/1 97

Al-Balāšūn

Kawm Šarīk 66: 1 (1e1i)

Al-Baniwānayn (البنيانى) : H 478 (44)

al-Baniwānayn = R 2/2 15 al-Banāwān

Ma'niyya 48: 2 frères (1e2i)

Al-Banšālil (البنسلل) : H 478 (33) = R 2/2 46

Al-Minšilin

Mahallat Naṣr 18: 1 (1e1i)

Al-Baslaqūn écrit par erreur **Al-Sablaqūn** (السبلاقون)

(B) : H 410 (40) = R 2/2 318

Qarāqiš 35: père + 1 fils (1e2i)

Al-Bindāriyya (الbindarie) : H 482 (27) en (G) =

R 2/2 171

Niklā al-'Inab 27: 2 + 1 « et son association »

(1e3i1a)

Al-Mahalla al-kubrā (المحله الكبرى) : H 519 (35)

en (G) Al-Mahalla = R 2/2 16-18

Laqqāna 53: 1 (1e1i)

Al-Manšalih (البشرى) et المنشلخ : H 527 =

R 1 116 non identifié, *kafir* de Šabās Inbāra (G) = Šabās 'Umayr, H 565 (43) = R 2/2 49 Šabās 'Imēr

Minyat 'Atīyya 30: 2 (1e2i)

Qarāqiš 30: 5 / père + 2 fils / père + 1 fils / père + 3 fils (4e14i)

Al-Muṣayliha (المضليحة) (M) : H 376 (27) =

R 2/2 186

Wāqid 32: 1 (1e1i)

Al-Nahrāriyya (النحرارى) : H 554 (33) =

R 2/2 122 Al-Nah̄āriyya

Laqqāna 27: 1 (1e1i)

Qarāqiš 36: père + 1 fils + frère + 1 / père + 1 fils + 1 / père + 2 fils (3e10i)

Al-Qarinīn (القربيين) (M) : H 377 (23) = R 2/2 214

Mahallat Dāwud 87: 1 (1e1i)

Al-Sabaha (الشحه) peut être lu : H 753 (35)

Al-Sangariyya en (D) = R 2/1 169 Al-Sabaha

Kawm Šarīk 65: 1 (1e1i)

Al-Šāfiya (الضايفه) : H 567 (43) = R 2/2 45

Mahallat Bišr 2: 1 (1e1i)

Al-Sālimīn (السالمين) : H 569 = R 1 68 localité

disparue, incluse aujourd'hui dans les terres de H 491

(45) Damrū al-Hammāra = R 2/2 19 Damrū Hammāra

Qāfila 84: 2 frères (1e2i)

Qarāqiš 62: 2 frères (1e2i)

Alṭā (الطا) : H 341 26/33 = R 2/2 119 Abū al-Ğarr

Mahallat Ṣā 26: 2 frères + 3 frères / oncle + 2 neveux / oncle + 2 neveux / 1 / famille de 4 / 2 frères / 1 / 2 / père + 1 fils / 2 frères / 1 / 3 frères / 3 frères (13e32i)

Al-Zubayriyyāt (الزبريات) : H 355 = R 1 65 et R 2/2 132 village disparu, remplacé par Kafr al-Hawāsim et Kafr Šamāḥ sur la berge du Nil, *markaz* de Kafr al-Zayyāt, en face de Šābūr

Mahallat Ṣā 21: famille de 2 (1e2i)

Yātiṣ 37: 2 cousins (1e2i)

Armayūn (أرميون) : H 473 (44) en (G) =

R 2/2 135 Aryamūn, *markaz* de Kafr al-Šayḥ

Mahallat 'Abd al-Rahmān 26: famille de 6, dont père + 1 fils, et père + 1 fils / 2 / 1 (3e9i)

Ašlīm (اشلم) : H 473 (27/28) en (G) = R 2/2 199

Mahallat Naṣr 74: 1 (1e1i)

Babiğ wa-Mahallat al-Amīr (سيح و محله الامير) :

H 342 (33) Babiğ/Mahallat al-Laban en (GBN) =

5 2/2 120 Abbiğ; identification préférable à RI 1

404 Mahallat al-Amīr, à Niklā al-'Inab (car la

nāhiya d'accueil serait identique à celle de départ)

Niklā al-'Inab 3: 1 (1e1i)

Bahnāy al-Ğanam écrit بنهای الغنم : H 358-359

(23) Bahnāyat al-Ğanam en (M) = R 2/2 215

Bahnāy

Mahallat Dāwud 89: 1 (1e1i)

Banhā (بها) : H 609 (24) = R 2/1 20

Mahallat Farnawā 77: 1 (1e1i)

Barhamtūš écrit Barhamūn (سرهمون) : H 613

(30) Barhamtūš/Lazqa = R 2/1 154 Kafr

al-Ğanāmiyya et al-Rahmāniyya

Mahallat 'Abd al-Rahmān 112: 2 / 1 (2e3i)

Bārinbāra (بارنباره) (Mz) : H 465 (49) Burunbāra

= R 2/2 112 Birinbāl (à ne pas confondre avec

H 710 (47) en (D))

Minyat al-Sā'īd 11: famille de 3 / 1 / son neveu / son frère / son frère / père + 2 fils / 1 (7e11i)

Qarāqīš 35: père + 1 fils (1e2i)

Yātīs 33: 2 cousins / 2 + 1 famille (2e4i1f)

Basantawayh écrit (نسیوے) (B): H 409 (41)

Basantawa = R 2/2 239 Bisintāwāy

Qarāqīš 15: famille de 3 / famille de 2 (2e5i)

Birkat Qartīt برکه فرط (B): H 404 et 411

(40) Arsāg = R 2/2 320 Kawm al-Birka, proche d'al-Baslaqūn et Kawm Īshū

Qarāqīš 39: père + 1 fils (1e2i)

Birmā برم: H 484 (34) en (G) = R 2/2 97

Laqqāna 35: 1 (1e1i)

Daiğamūn دلهمون (M): H 344 (33) en (GBN) =

R 2/2 121

Qarāqīš 40: père + 1 fils (1e2i)

Damanhūr Wahšī دمنهور وحشی (G): H 490

(28) = R 2/2 56 Damanhūr al-Wahš

Lūqīn 109: 2 frères (1e2i)

Dayrūt دمروط: H 767 (42) (dans les *nawāhi taghr al-Iskandariyya*) = R 2/2 270

Minyat al-Sā'īd 3: 1 (1e1i)

Dibirkā دری (GBN): H 345 (26) = R 2/2 217

Mahallat Ṣā 53: père + 1 fils (1e2i)

Dinśāl ou **Dinśāla** دنسال / دنسالة: H 414 (32)

Dinśāl en (B) = R 2/2 285

Mahallat Naṣr 9: 1 / 1 (2e2i)

Dirīn درین (G): H 497 (45) = R 2/2 86 Dirīn

Mahallat Dāwud 63: 1 (1e1i)

Disūq دسوق (G): H 497 (42) = R 2/2 47

Mahallat Dāwud 6: 1 (1e1i)

Qāfila 37: 2 frères / 1 (2e3i)

Diyamā دیمی (G): H 498 (33) = R 2/2 129 Kafr

Diyamā

Qarāqīš 44: 2 (1e2i)

Fiṣā al-ṣuḡrā فیشہ الصغری (M): H 363 (23) =

R 2/2 220

Maġnīn 36: 3 (1e3i)

Ǧanāḡ حجاج (G): H 502 (33) = R 2/2 124

Al-‘Aṭf 32: 2 frères (1e2i)

Ǧarawān حروان (M): H 363 (23) = R 2/2 216

Mahallat ‘Abd al-Raḥmān 82: père + 1 fils + 1 (1e3i)

Ǧizīrat al-Ḥaḡar حریره الحجر (M): H 347 (26)

Ǧazīrat al-Ḥaḡar en (GBN) = R 2/2 187

Kafr Dāwud 10: 1 (1e1i)

Ḩalāṣ kafr de Amyūṭ (G): H 472 (34) = R 2/2 139

Mahallat Farnawā 29: 1 (1e1i)

Qaryat al-Šayh 44: père + 1 fils + frère / père + 1 fils + frère (2e6i)

Hawṣāt هوشات: H 347 Gazā’ir Šubrā al-Manna = Hauṣāt en (GBN), et H 353 Šubrā al-Lamna (34) = R 2/2 108 Manyal al-Hiwīṣāt, markaz Tanṭā

Wāqid 21: 2 (1e2i)

Hilīṣ حلیس (G): H 584 (44) Šubrā Surayna = R 2/2 140

Ma’niyya 44: 2 frères (1e2i)

Idfīna ادفینه: H 466 (42) Itfīna en (Mz) = R 2/2 298 Idfīnā

Minyat al-Sā'īd 5: 1 (1e1i)

Ilmāy الیمای (M) et **Ilmaway** الیمای: H 365 (27)

Ilmaih = R 2/2 186 Ilmāy

Mahallat Naṣr 62: 1 (1e1i)

Niklā al-‘Inab 46: 1 (1e1i)

Kafr Banī Yūsuf: كفر بنى يوسف H 591 (43)

Tida en (G) = R 2/2 150 Burīd: village séparé de Tida en 1228 H., et auquel Kafr Bani Yūsuf a été rattaché en 1272 H.

Yātīs 37: 1 (1e1i)

Kafr Manyal Mūsā: كفر نبل موسى H 380 (23)

27) al-Šanṭūr wa-Manyal Mūsā en (M) = R 1 75 et 426, R 2/2 221 Kafr Manāwahla

Wāqid 37: père + 2 fils (1e3i)

Kawm al-Naḡğār : كوم النغار H 516 (33) en (G) = R 2/2 130

Mahallat ‘Abd al-Raḥmān 28: 1 (1e1i)

Madīnat Sanhūr مدنه سنور: H 572 (43)

Sanhūr al-madīna en (G) = R 2/2 47

Laqqāna 16: 1 (1e1i)

Mahallat Abū al-Hayṭam محله ابو الهيتم : H 519 (34) en (G) = R 2/2 18 al-Hayātim, *markaz* de Mahalla al-kubrā
 Mahallat Dāwud 51: 1 (1e1i)
Mahallat Abū 'Alī محله ابو علي (G): H 519 (43) = R 2/2 50
 Mahallat 'Abd al-Rahmān 5: 1 (1e1i)
 Mahallat Bišr 5: 2 frères (1e2i)
Mahallat al-Laban محله اللبن : H 342 (33) en (GBN) = R 2/2 120 village disparu, proche d'Abbiq (ancienne Babiq)
 Mahallat Şā 9: père + 1 fils (1e2i)
Mahallat al-Qaṣab محله القصب (G): H 525 (44 ou 45) Mahallat al-Qaṣab al-ğarbiyya et Mahallat al-qasab al-ṣarqiyya = R 2/2 24
 Kunayyisat Ürin 27: famille de 2 (1e2i)
 Qarāqīš 41: 1 (1e1i)
Mahallat al-Qaṣab al-baḥriyya
 محله القصب البحرية (G): l'un des deux villages précédents ; pas de village *Al-baḥriyya* attesté par la suite
 Qāfila 61: 2 frères / famille de 2 (2e4i)
Mahallat Diyah محله ديه écrit aussi **Diyāy**
 ديه et **Dīna** دينه (G): H 520 (33) = R 2/2 50
 Mahallat Diyāy
 Mahallat 'Abd al-Rahmān 11: 1 + 1 famille (1e1i)
 Mahallat Dāwud 13: 2 / 2 (2e4i)
 Mahallat Şā 5: 1 (1e1i)
 Qarāqīš 22: 2 (1e2i)
Mahallat Hasan محله حسن (G): H 522 (35) = R 2/2 24
 Mahallat 'Abd al-Rahmān 51: oncle + 1 neveu (1e2i)
 Mahallat Dāwud 55: 1 (1e1i)
Mahallat Mālik محله مالك (G): H 523 (42) = R 2/2 50
 Al-'Atf 10: 1 (1e1i)
 Qarāqīš 19: père + 1 fils + 4 (1e6i)
Masāna مكانه : H 554 (28) Nasahnā en (G) = R 2/2 10 Masahla (prononciation vernaculaire Masāhna), ancienne Nashana
 Mahallat 'Abd al-Rahmān 63: 1 famille (1e1f)

Miliğ ملیح (GBN): H 369 (27) en (M) = R 2/2 193
 Mahallat Şā 51: 1 (1e1i)
Minyat al-Murṣid منه المرشد (Mz): H 771 (42)
 Minyat Ibn Murṣid = R 2/2 116
 Qarāqīš 33: 1 (1e1i)
Minyat al-Sa'īd منه السعيد (Mz): H 768 (42)
 al-Ğinān / al-Ḥafir = R 2/2 276
 Qarāqīš 24: 1 + 1 frère + 1 fils + 1 (1e4i)
Minyat Ġamr منه عمر (Ş): H 651 (28) = R 2/1 263 Mit Ġamr
 Kawm Šarik 45: père + 1 fils (1e2i)
Minyat Ġazāl منه غزال (G), et (M) dans la notice de Kafr Dāwud: H 537 (27) en (G) = R 2/2 11
 Kafr Dāwud 35: 4 frères (1e4i)
 Qarāqīš 63: père + 2 fils (1e3i)
Minyat Kināna منه كنانة (G): H 330 (24) en (Q) = R 2/1 48
 Mahallat 'Abd al-Rahmān 99: 1 + père + ses enfants, ou sa famille (1e2i)
Minyat Misīr منه مصر (G): H 543 (44) en (G) = R 2/2 146
 Yātis 46: 2 (1e2i)
Minyat Salāma منه سلامه (B): H 437 (43) = R 2/2 310
 Al-'Atf 19: 2 frères + 3 (1e5i)
Minyat Tūh منه طوخ (M): H 354 (27) Tūh Dalaka en (GBN) = R 2/2 183 Mit Tūh Dalaka, formée en 1231 H. par séparation de Tūh Dalaka et de Mit Tūh
 Minyat Banī Manṣūr 34: 1 (1e1i)
Misīr مصر (G): H 550 (44) = R 2/2 146
 Mahallat Dāwud 38: père + 1 fils (1e2i)
Mišlā مشلا (M): H 350 (26) en (GBN) = R 2/2 179 Mišla
 Mahallat Dāwud 43: famille de 2 (1e2i)
Mugūl محول (G): H 519 (35) = R 2/2 73
 Mahallat Dāwud 60: 1 (1e1i)
Muṭūbis مطوبس (Mz) et **Muṭūbis wa-Šamšīra** مطوبس وشمسيه : H 467 (42) Nuṭūbis al-Rummān = R 2/2 115
 Mahallat Farnawā 36: 1 famille (1e1f)
 Qarāqīš 30: père + 1 fils (1e2i)

Nādir نَادِر (M): H 351 (26) en (GBN) = R 2/2 196

Kunayyisat Īrīn 48: famille de 5 (avec total marqué, par erreur?, 16) (1e5i)

Nagṛīj نَجْرِيْج: H 553 (33) en (G) = R 2/2 131

Niklā al-‘Inab 12: famille au nom de 2 frères (1e2i1f)

Nūb نُوب: H 662 (36) en (S) = R 2/1 196 Nūb Tarīf

Mahallat Dāwud 82: oncle + 1 neveu + 1 famille (1e2i1f)

Qabrīṭ قَبْرِيْط (G): H 560 (42) Qubrīṭ = R 2/2 115

Qarāqīš 21: 4 (1e4i)

Qāfila قَافِلَة (B): H 443 (41) = R 2/2 241

Qarāqīš 22: oncle + 1 neveu (1e2i)

Qalīb Nawiḥ قَلِيب نَوْح: H 558 (43) Qalib Nawiḥ en (G) = R 2/2 49 Kafr Abū Ziyāda

Qāfila 52: 2 frères (1e2i)

Qallīn قَالِين (G): H 559 (33/43) = R 2/2 143

Qarāqīš 34: 2 frères (1e2i)

Qaṣr Baġdād قَصْر بَغْدَاد (M): H 349 (26) Ihšā en (GBN) = R 2/2 177 Qaṣr Baġdād

Wāqid 13: 1 / 1 (2e2i)

Qast قَسْط (G): H 560 (33) = R 2/2 126 Qastā

Mahallat Bišr 20: 1 (1e1i)

Ra’s al-Haliq رَاس الْحَلِيق (G): H 563 (47) = R 2/2 78

Mahallat ‘Abd al-Rahmān 98: 2 (1e2i)

Şā al-Haġara صَا الْحَاجَرَه et Şā (G): H 564 (33) = R 2/2 126

Laqqāna 17: 1 + 1 famille (1e1i1f)

Lūqīn 59: père + 1 fils (1e2i)

Mahallat Naṣr 15: 1 (1e1i)

Mahallat Şā 3: 1 / 2 frères (2e3i)

Şabās al-Malīḥ سَبَاس الْمَلِح (G): H 565 (42)

Şabās al-Milīḥ = R 2/2 48

Lūqīn 47: 1 + 1 famille (1e1i1f)

Şabās Sunqur سَبَاس سُنْقُور (G): H 565 (43) = R 2/2 48 Şabās al-Šuhadā'

Laqqāna 15: 1 (1e1i)

Şabşır شَبْشِير: H 566 (34) en (G) = R 2/2 101

Qāfila 80: 1 (1e1i)

Sadīma سَدِيمَه (G): H 566 (33) = R 2/2 121

Asdīma, dont l'un des *kafr*-s est al-Farazdaq/ al-Farastaq

Qarāqīš 36: 1 (1e1i)

Mahallat Dāwud 31: 2 (1e2i)

Salamūn سَلَمُون (G): voir localité suivante

Mahallat Naṣr 19: 1 / 1 / 1 famille / 1 (4e3i1f)

Salamūn al-Miṣḥ سَلَمُون الْمَيْح (G): H 568

(33) Salamūn al-Ğubār = R 2/2 125 Salāmūn al-Ğubār

Qarāqīš 30: père + 2 fils (1e3i)

Şalmā شَلْمَاء (S): H 569 (43) en (G) = R 2/2 142 Şalmā

Kunayyisat Īrīn 34 : 3 (1e3i)

Samadūn سَمَدُون (M): H 379 (23) = R 2/2 161

Qaryat al-Şayḥ 99: père + 1 fils + 1 + 2 frères (1e5i)

Sanābāda سَنَبَادَه (B): H 450 (42) = R 2/2 271

Sanābāda

Al-‘Aṭf 2: 4 (1e4i)

Şanādīd صَنَادِيد (G): H 570 (27) Sanādīd = R 2/2 176 Şanādīd

Minyat Banī Manṣūr 34: 2 + 2 (2e4i)

Şandalā صَنْدَلَه (G): H 572 (43) = R 2/2 142

Lūqīn 63: 2 (1e2i)

Sanhūr سَنْهُور: H 450 (42) Sanhūr Talūt en (B) = R 2/2 287

Laqqāna 7: 1 (1e1i)

Mahallat ‘Abd al-Rahmān 10: 1 famille (1e1f)

Mahallat Naṣr 9: 1 (1e1i)

Sarāwa سَرَّاوه: H 381 (23) en (M) = R 2/2 164 Sarāwa

Lūqīn 128: 2 (1e2i)

Sarığa سَرِحَه: H 357 (23) Asrığa en (M) = R 2/2 213

Mahallat Naṣr 80: 1 (1e1i)

Şarşamūş صَرْصَمُوش: H 381 (27) Sarsamūş en (M) = R 2/2 189

Wāqid 21: père + 2 fils (1e3i)

Simās écrit **Simāy** سِمَاءٍ = Zāwiyat al-Nā‘ūra
(voir à ce nom) en (G)

Mahallat ‘Abd al-Rahmān 64: 1 + frère +
neveu + 1 fils (1e4i)

Šišin al-Kawm شيشين الكوم: H 578 (33) en (G)
= R 2/2 96 Al-Šin

Ma‘niyya 29: 2 (1e2i)

Šubrā al-Lawn شبرا اللون: H 353 (22) en
(GBN) = R 2/2 217 Zāwiyat Razīn

Kunayyisat Ūrīn 63: 1 (1e1i)

Šubrā Basyūn شبرا بسو: H 580 (33) =
R 2/2 123 Basyūn en (G), à 5 km au nord-est de
Šā al-Hağar

Mahallat Šā 7: 1 (1e1i)

Šubrā Bitūš شبرا بتوس (GBN): H 353 (26) =
R 2/2 175

Minyat Banī Manṣūr 27: 1 famille (1e1f)

Šubrā Marriq شبرا مريق: H 582 (44) en (G) =
R 2/2 137 Al-Šamārqā

Yātis 49: 1 famille + 3 / 1 + père + 1 fils / 1
(3e7i1f)

Šubrā Māš شراماص: H 754 (47) Šarabāš en
(D) = R 2/1 243 Šubrā Bāš, auj. Šarabāš, *markaz*
de Fāraskūr

Kafr Dāwud 122: 1 (1e1i)

Šūnā شونى (G): H 354 (27) en (GBN) =
R 2/2 175

Qarāqīš 51: père + 4 fils (1e5i)

Tallayn تلين: H 688 (28) al-Tallayn en (S) =
R 2/1 136 al-Tallayn

Mahallat Dāwud 93: 1 (1e1i)

Tamalāt طملات (M): H 354 (26) Ṭamalāha en
(GBN) = R 2/2 220 Ṭamalāy, prononciation
vernaculaire Ṭamliyya

2. Villages du Sa‘īd

Al-Manṣūriyya البنصرية (Gz): H 1 227 (18) =
R 2/3 55

Kafr Dāwud 44: 1 (1e1i)

Al-Mu‘tamidiyya العمتمدية (Gz): H 1 233 (18)
= R 2/3 55

Kafr Ği‘if 107: 2 (1e2i)

Wāqid 23: 1 + 1 famille (ou famille de 2 ?)
(1e1i1f)

Tanūb طنوب: H 343 (26) Bištāma/Tanūb en
(GBN) = R 2/2 173 et 176

Kafr Dāwud 19: 1 + 1 neveu + 2 (1e4i)
Niklā al-‘Inab 30: 2 + 2 (2e4i)

Tida wa-l-Farāğūn تيده والفراجون (G): H 591
(43) = R 2/2 139 Al-Farāğūn, disparue, est auj.
Kawm Sīdi Sālim, à 3 km au nord de Tida

Lūqīn 65: 2 frères (1e2i)

Umm Īsā ام عيسى (G): H 594 (45) Umm Īsā Abkam =
R 1 130 Kafr al-Ğarāyda, *markaz* de Širbīn

Lūqīn 106: 1 (1e1i)

Qāfila 98: 2 frères (1e2i)

Wasīm وسم (B): H 455 (26) Šubrā Wasīm =
R 2/2 338

Kafr Ği‘if 22: 1 (1e1i)

Zāwiyat al-Nā‘ūra زاوية الناعورة: R 2/2 188
ancienne سمناس en (GBN)

Al-‘Aṭf 77: 2 (1e2i)

Zāwiyat Ğāzī زاوية عاري (44) Dayr
Šubrā Kalusā en (G) = R 2/2 142 Sīdi Ğāzī,
markaz de Kafr al-Šayḥ

Mahallat ‘Abd al-Rahmān 40: 2 (1e2i)

Zāwiyat Razīn زاوية رزين (M): H 353 (22) = R
2/2 217 Šubrā al-Lawn en (GBN)

Al-‘Aṭf 92: père + 1 fils + 5 (1e7i)

Kafr Dāwud 7: 2 (1e2i)

Zurqān زرقان (M): H 390 (27) = R 2/2 175

Mahallat Bišr 50: 1 (1e1i)

Dāt al-Kawm دات الكوم (Gz): H I 216 (18) =
R 2/3 61

Kafr Ği‘if 93: 3 (1e3i)

Lūqīn 134: 2 (1e2i)

Ma'şarat Dāt al-Şafā معصره دات الصفا
 (Al-Fayyūm): H 253 (20) Dāt al-Şafā = R 2/3 115
Ma'şarat Şāwī
 Kawm Şarīk: 1 (1e1i)
Maşra' مصرع (Al-Manfalūtiyya): R 2/4 31
 Masra', *markaz* d'Asyūt
 Kafr Dāwud: 1 (1e1i)

Zahr Şamās ظهر سماس (B): R 1 320 et R 2/3 63 Kafr Ḥakīm, *markaz* d'Imbāba en (Ğz).
 L'attribution du village à la Buḥayra est sans doute une erreur pour la ḡiziyya. Le nom ne figure pas sur l'index des villages de la Buḥayra en DT 4651
 Kafr Dāwud 52: 3 (1e3i)

3. Villes

Al-ṭaḡr al-Sakandarī: Alexandrie
 Qarāqīš 59: 1 (1e1i)
 Yātis 58: famille de 2 (1e2i)
Taḡr Dumyāṭ: Damiette
 Qarāqīš 134: 2 frères (1e2i)

Iqtā' Rašīd: Rosette
 Qarāqīš 42: père + 1 fils (1e2i)
Madīnat Iṣṭanbul: Istanbul
 Qarāqīš: 1 (1e1i)

4. Provinces et régions, sans précision

Al-Buḥayra (sans village précisé)
 Yātis: 1 (1e1i)
Al-Ğarbiyya (sans village précisé)
 Niklā al-'Inab: 1 (1e1i)

Al-waḡh al-qiblī (sans village précisé)
 Laqqāna: 1 (1e1i)
 Mahallat 'Abd al-Rahmān: 1 (1e1i)
 Mahallat Farnawā: 1 (1e1i)
 Qabil: sans précision

5. Autres localités non identifiées

Abū Ṣir: ابو صير peut-être H 471 (35) Banī Abū Ṣir en (Ğ) = R 2/2 70 Banī Abū Ṣir, *markaz* de Samanūd
 Qarāqīš: 1 (1e1i)

Kufūr al-Mašā'la كفور المشاعلة (M): à distinguer apparemment d'Al-Mašā'la (Ş), R 2/1 132, *markaz* de Şaqr
 Wāqid: 1 (1e1i)

Al-Ğazīra البحيرة
 Niklā al-'Inab: 1 (1e1i)
Al-Hamdi الحمدى ou الحمدى (Ğ): peut-être Al-Ḩammūdiyya: H 505 (46) = R 1 49 *kafr* de Dingawayh, près de Tall al-Balāmān, village de Kafr al-Tur'a, *markaz* de Şirbin
 Mahallat Naṣr: 1 (1e1i)

Nihwā? بهوي peut-être Nawā (Q): H 331 (24) = R 2/2 28, ou Nawāy al-Bīgāl (Ğ): H 555-556 (28) = R 2/2 5 Al-Rağabiyya

Al-Manyal المثلث (Ğz)
 Kafr Dāwud: 1 (1e1i)
Al-Rabāyū ؟
 Mahallat Farnawā: 1 (1e1i)
Kafr Ṣā كفر صا (Ğ): probablement dépendance de Şā: H 564 (33) en (Ğ) = R 2/2 126 Şā al-Hağar
 Mahallat Şā: 1 (1e1i)

Rabğū رسو (Ğ): H 563 Rabguwā/Birak Nahār = R 1 265 non localisé
 Qarāqīš: 1 + 1 fils + 1 neveu + 1 (1e4i)
Radfūd? ou **Bardafūd?** ردفود Bardafūd?
 Mahallat 'Abd al-Rahmān: 1 famille (1e1f)
Şubra شبره
 Qarāqīš: père + 1 fils + 4 (1e6i)